

Zeitschrift: Actes de la Société jurassienne d'émulation
Herausgeber: Société jurassienne d'émulation
Band: 120 (2017)

Rubrik: Cahier des lettres et des arts

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Cahier des Lettres et des Arts

Introduction

DOMINIQUE SUISSE

L'année passée a vu se produire de nombreux événements culturels : publications, conférences, expositions, spectacles et animations... La visite régulière de l'agenda culturel du site de la Société jurassienne d'Émulation¹ permet de se rendre compte des manifestations qu'elle organise ou parraine. C'est une part du foisonnement qui éclôt chaque année dans notre région. Et nous ne pouvons que nous en réjouir. Citons par exemple l'agenda de l'Association Interjurassienne des centres culturels (A.I.C.C.) qui couvre les territoires de Bienne, du Jura, du Jura bernois et du Territoire de Belfort². Il y a aussi le Forum culture³ qui « fédère les acteurs culturels — toutes disciplines artistiques confondues — du Jura bernois, du canton du Jura et de Bienne » et qui propose, dès le début de l'année 2018, un nouveau panorama.

Ces agendas veulent avant tout informer, mais encore susciter l'envie de participer, d'être non seulement spectateur mais, par là même, acteur de cet élan fédérateur.

Ce cahier des lettres et des arts a un autre but : faire acte en quelques pages de quelques épisodes comme autant d'éclairages sur la diversité des rendez-vous proposés chaque année, tout en ouvrant ses pages à différents participants.

Une part importante est donnée à Françoise Choquard. Un hommage lui a été rendu par Sarah Cuttat Liniger à l'occasion de la réédition de deux de ses ouvrages : *l'Hiver lucide* et *Un si joli dimanche* à Porrentruy.

Françoise Choquard signe ensuite un beau texte qui rejoint le projet de ce cahier en terminant par l'injonction : « À nos plumes donc ! »

L'article d'Yves Petignat consacré à l'espace *Courant d'art* à Chevenez retrace 25 années de ce lieu d'exposition qui a toujours développé « un courant de liberté et de résistance ».

La vie du major Max Mathez est un travail réalisé par Noa Line Bassin dans le cadre de la maturité gymnasiale, obtenue en juin 2017 au gymnase français de Bienne. Cette contribution répond au souhait que nous avons souvent exprimé, celui d'ouvrir nos colonnes à de jeunes auteurs.

Joyce à Zurich, le monologue intérieur et le courant de conscience fait écho à une conférence donnée à la section S.J.É. de Zurich par Vincent Froté.

La chronique littéraire, rédigée par Christiane Lièvre Schmid, Valéry Rion, Philippe Wicht, et moi-même, présente une série d'ouvrages publiés récemment. Là aussi, nous ne cherchons pas à faire une liste exhaustive, mais à donner quelques éclairages sur de récentes publications. Là encore, nous encourageons les membres de la S.J.É. à nous proposer leur parution, ou à nous faire savoir s'ils souhaitent s'exprimer dans cette chronique sur un livre qui leur aurait particulièrement plu.

Parce que le partage est aussi source de plaisir.

NOTES

¹ <https://www.sje.ch>

² <http://culture-jura.ch>

³ <https://www.forumculture.ch/>

Solitude

FRANÇOISE CHOQUARD

On a dit « solitude » ?

Elle, je la connais, étant confrontée comme chacun à tout ce qui doit l'éradiquer : téléphones branchés, grandes surfaces/cathédrales modernes, *pizzeria* et autres musées, ceci bien entendu pour parer au plus pressé ! « Il s'agit d'habiller ses journées » nous conseille-t-on plus loin. Dans le lot j'entends... activités professionnelles, travail de maison, couture et confitures pour les femmes, heures devant l'internet, d'autres avec l'ordinateur, soirées de télévision — oh ! les documentaires qui font voyager —, marchés dans les jardins publics et leurs sculptures imaginées, expositions incontournables, entrées furtives en lieux de culte, séance de cinéma écourtée, pas-perdus dans tel quartier agité, porte ouverte chez soi, aventure d'une recette incontournable, et pourquoi pas cette acquisition d'un livre décrié — tonnerre, ce style, le fil rouge... Alors, lancinante dans la foulée, cette douleur de son livre à soi, inachevé par manque de volonté, de métier, d'inspiration...

Or tout pourrait se communiquer dans une lettre idéale et s'allongeant à volonté. Confesser là vos livres qui vous narguent justement, parce que... toutes les excuses sont bonnes, on a déjà dit. Dans cette aventure de la correspondance, se souvenir que le bonheur nous attend de toute façon ! Là — sans vertige aucun et tous autant que nous sommes —, nous pouvons nous confier, nous souvenir, nous plaindre ou pourquoi pas parler d'amour... Chacun de nous n'est-il pas un maillon de la chaîne d'humanité ? Vous autant que moi sommes liés les uns aux autres. Cette pluralité redécouverte nous grandit, à coup sûr. Écrire une lettre devient alors un moment de partage, qu'il s'agira bien entendu d'intérioriser. Au bout de la page, on signera son message le cœur content, en se souvenant d'abord que si l'on s'est fait un plaisir à soi, on en a également proposé un à l'autre. Cet autre qui peut-être n'ouvrira la missive qu'en différé pour... pour faire durer le plaisir de l'attente, va savoir !

À nos plumes donc !



Cet hommage a été rendu par Sarah Cuttat Liniger à Françoise Choquard à l'occasion de la réédition de deux de ses ouvrages: l'Hiver lucide et Un si joli dimanche à l'espace Renfer, Office de la culture, Porrentruy, le 16 mars 2017, jour de son anniversaire.

Sarah Cuttat Liniger est née en 1964 à Porrentruy. Elle est la fille cadette de Paul-Albert Cuttat alias Tristan Solier. Après un parcours de quatre années en Lettres, à l'université de Neuchâtel, où elle rencontre son mari, elle retrouve sa ville natale pour donner naissance au premier de ses deux enfants et s'y installe définitivement. Elle y exerce, à l'heure actuelle, le métier d'enseignante à l'école Sainte-Ursule.

Françoise Choquard, ma petite cousine : ou portrait d'une valeureuse

SARAH CUTTAT LINIGER

LIBERTÉ, toute liberté m'a été donnée, par celle que l'on fête aujourd'hui, afin de m'adonner au petit exercice auquel je suis conviée.

Dans la chaleur accablante des premiers jours de septembre, je recevais un courrier plus pesant qu'à l'ordinaire. À travers l'architecture des pleins et déliés de mes noms et adresse, une fraction de seconde m'avait suffi à en identifier l'auteure.

L'enveloppe pesait deux livres, cela se sentait sous les doigts, assortis de quelques grammes d'une mission, qu'au nom de l'immense affection portée, je ne pouvais qu'accepter.

J'apprenais que les deux ouvrages allaient être réédités :

une réédition, autrement dit un anniversaire pour des livres, une authentique renaissance pour des enfants de papier.

À l'anniversaire des livres, il fallait ajouter celui de leur mère créatrice.

J'ai toujours aimé les anniversaires, ceux qui fêtent *la venue au monde, la vie, l'énergie* et j'ai toujours aimé *Françoise*.

Dès lors, il s'agissait de se chercher une légitimité plus solide pour s'atteler à la tâche : par mes mots, donner à voir ce que je savais d'elle, ce que j'avais appris d'elle.

Puisqu'il s'agissait d'attelage, il fallait que celui-ci ressemble si possible à un tilbury, de ceux qui, tout en légèreté, traversaient le paysage de sa jeunesse ; et ainsi participer à cette grande affaire : donner à ce jeudi peu ordinaire les traits d'*Un [...] joli dimanche*¹.

Cela suffisait peut-être :

Être une femme, être de la famille, être née à Porrentruy et y vivre encore et toujours.

Il me plaît de penser que l'on ne naît ni ne vit impunément à Porrentruy, ce bourg, devenu ville à la campagne, qui gagna une partie de ses privilèges par la décision d'une famille impériale, famille dont le nom accompagne la vie de Françoise jusqu'au seuil de sa maison de Berne.

Porrentruy et ses bâtiments, figures tutélaires dont les pierres susurrent aux rêveurs de bouleversantes antiennes rappelant qu'avant et après nous, l'histoire, la grande, et nos histoires plus petites, toutes personnelles et éphémères, vont leur chemin, bon gré mal gré, enchevêtrées.

Et voilà que les aiguilles de l'horloge, celle de Saint-Pierre, de l'Hôtel-Dieu, de l'hôtel de ville ou tout simplement de celle logée au fond de ma mémoire se mettent à faire le chemin à l'envers.

Je revois l'affection liant ces familles Blétry, Choquard et Cuttat jointes en une plus vaste, rencontrée indéfectiblement et embrassée les jours de Toussaint, penchée, au lieu-dit « En Solier », sur ses défunts. Je revois le regard de Françoise, pour moi, seul rayon de soleil, en ces tristes journées où la vie semblait être sinon mise aux fers, du moins entre douloureuses parenthèses.

Je revois l'affection profonde liant Françoise à mon père, la même passion partagée pour les lettres et les arts, chez eux deux la même impérieuse et vitale nécessité de jeter la vie, les mots, l'amour de la vie et des mots sur le papier.

Quand Françoise vous écrit, c'est souvent sur du papier de format carte postale, envoyé, que dis-je, décoché comme une flèche, en droite ligne de son cœur. On se dit que le message sera bref, vu la dimension du document. Très rapidement, il est évident que le papier a manqué pour recevoir l'énergie et les idées réveillées par la plume qui s'enamoure de cette sorte de peau blanche.

Au début, il y avait les marges.

Celles-ci ne sont plus que devinées, expressément habitées par ce qu'il faut préciser encore. Cette saturation de mots me ravit à chaque fois. On sent qu'on voudrait se limiter, mais se limiter, pourquoi au fond ?

À l'image de Claude, dans *l'Hiver lucide*, et cela est bien naturel quand on est auteure, Françoise est « avant tout une « verbale » et [il semble que] ce n'est qu'une fois dites que les choses commencent véritablement à exister pour [elle]² ».

Voilà l'humain traversé, bouleversé, chahuté, réparé, réengendré, qui se voit mis en demeure d'être lesté par des choses étranges encrées, je dis bien encrées avec un *e* et semées comme les cailloux du Petit Poucet pour mieux retrouver le chemin, son chemin.

Que dire de Claude, ce prénom qui habillerait tout aussi bien un personnage féminin que masculin, ce prénom qui porte en lui, originellement, une boiterie.

Tout l'art est là, sans doute. Puisque les existences humaines que nous avons à mener nous rendent plus ou moins boiteux, tant qu'à faire, boitions bien, si possible avec panache et le regard porté loin. Construisons-nous malgré tout, pierre après pierre, envers, parfois contre, mais surtout avec tous.

Tels des donjons mobiles, à travers nos meurtrières, que le soleil vienne chatouiller ce qui nous a meurtris et que les hirondelles y fassent leur nid.

On sent l'indisciplinée qui se discipline, qui fait le choix de la pudeur sans reculer devant les beaux sujets à saisir : le froissement du papier, des tissus, des peaux jointes.

L'amertume est absente. Si d'aventure elle venait à pointer le bout de son nez, elle serait sommée sur le champ d'aller voir plus loin si l'on y est. Françoise est droite et solaire même au plus fort de la tragédie.

Le regard jeté loin, voilà ce qui me frappe chez Françoise, ce regard sans doute forgé par l'exil dans la rigueur du pensionnat, ce regard qui cherche la maison, la famille, la mère si malade et si tôt enlevée. Pas d'autre choix accordé que celui de grandir sans les bras et les mots d'une mère pour accueillir vos chagrins, vos peurs, vos joies, vos questions, vos espoirs, Françoise sait ce que cela veut dire... depuis longtemps, depuis ses onze ans. Il faudra donc écrire pour ne pas mourir, ne pas dormir, mais pour rêver peut-être³ et pourquoi pas sûrement ?

Dans son regard, je sens celui du guet qui scrute l'horizon du haut de sa tour en quête de poussière annonçant une rencontre prochaine, une quelconque partition de vie à jouer avec d'autres, si semblables. Françoise sait faire lever et scintiller la poussière qui sommeille autour d'elle.

Une formule me vient quand je pense à Françoise: *verbum incarnatum*. Le verbe s'est incarné dans cette fille d'Ève qui avait, en partage avec ma propre mère, la beauté, quatre enfantements, le goût des autres et le sens de la famille.

J'avais une mère, exemplaire de bravoure, enveloppée dans une retenue pleine de grâce. Et voilà que Françoise m'offrait une autre image maternelle: une mère à l'énergie toujours élégante et à la volubilité jamais écrasante. Sous ses yeux clairs, les mots sortaient de sa bouche comme des papillons libres d'aller dans le vent et j'allais comprendre très tôt qu'exister passe aussi par le droit que l'on se donne de parler, non haut et fort, mais avec vigueur, au risque de laisser quelques cheveux s'échapper du chignon.

La figure de la mère s'est ainsi très tôt dédoublée. Je comprenais que l'on pouvait être femme, mère et dire des choses qui nous tenaient à cœur, que nos pensées avaient de la valeur, de la valeur intellectuelle, patrimoniale et qu'elles pouvaient ébranler des certitudes.

La féminité, la sienne propre explorée, démultipliée par la naissance de quatre filles, soit autant de femmes à venir, Françoise en connaît les tours et détours, le poids des barricades à construire ou à défaire.

À travers Françoise, je voyais en chair et en os, mais aussi en esprit, d'autres possibilités offertes, d'autres espaces à conquérir.

Nous avons en commun, Françoise et moi, d'être nées à une époque où notre belle Confédération nous accordait certes le droit à une âme, mais pas celui de voter, ni celui d'ouvrir un compte en banque.

En ce temps-là, si les filles débordaient de leur rôle par quelques velléités d'émancipation, elles se voyaient très rapidement affublées du qualificatif de « garçon manqué ».

Sans les comprendre, on les qualifiait, qui plus est sous un vocable qui ne veut rien dire, leur chevillant au corps le manque et le ratage.

Prendre place, sa place, occuper l'espace en paroles et en actes, voilà le long combat des valeureuses qui n'ont pas fini de se réinventer sur une route qui n'en finit pas d'être longue.

Françoise appartient à la race des intrépides en quête de beaux tremblements et partage avec son père la même allure, le même regard clair, le même prénom à un e près...

Les femmes de ma génération se battent encore pour avoir droit, dans les fonctions qu'elles exercent, à cet *e*, pourtant si muet, mais qui en fait encore hurler certains, dont l'Académie française; et nous sommes en 2017...

Mais ici, en cette terre jurassienne, il y a environ 40 ans, une brise puissante se levait, qui allait ouvrir des portes aux femmes, au point qu'en ces murs, ce haut lieu de culture, il est permis, aujourd'hui, de serrer la main d'une cheffe.

Françoise, je donne donc à ton titre d'*auteur* le *e*: pas celui qui manque ou fait défaut, celui qui apporte l'équilibre, la substance, la saveur.

Françoise, très chère petite cousine, j'espère que mes quelques mots auront pris, pour toi, un bref instant, le goût des bonbons que te donnait ton oncle apothicaire.

Le moment est beau et solennel, comme le mot « décade », qui claque dans la bouche tel le pavé sous le piaffement d'un cheval.

Puisque tu conjugues les décades à raison de neuf, je te souhaite donc, et je crois pouvoir rallier sans peine à ma cause la présente assemblée, que l'année tourne, puisque c'est le sens même du mot anniversaire, en ce 16 mars, sur une nouvelle aurore déroulant ses courbes généreuses comme celles de ton Ajoie natale.

De toutes les lettres de l'alphabet qui t'ont permis de composer tes écrits, je retiens ici F qui, seule lettre entre toutes, libère le souffle.

Je souffle donc F comme Françoise, F comme Femme, F comme Force, sur le gâteau d'anniversaire, tout en mots et sourires, partagé entre toi et tes amis ici et maintenant rassemblés.

NOTES

¹ Choquard Françoise, *Un si joli dimanche*, Éditions de l'Aire, Vevey, 2017.

² Choquard Françoise, *l'Hiver lucide*. Éditions de L'Aire, Vevey, 2017, p. 70.

³ Variation sur le monologue d'Hamlet « Mourir, dormir; dormir, peut-être rêver; oui c'est là qu'est l'obstacle. » William Shakespeare, *les Tragédies*, « Hamlet », acte III scène I, La Guilde du Livre, Lausanne, Éditions Desclée de Brouwer, 1964, p. 703. Trad. Pierre Messiaen. J'affectionne cette traduction qui, à la différence d'autres tout aussi brillantes, restitue, par la ponctuation utilisée, le glissement subtil d'un état à l'autre sans qu'il soit question de frontières.

25 ans de l'espace Courant d'Art : un courant de liberté et de résistance

YVES PETIGNAT



Grégory Chapuisat et Yves Riat (photographie de Gaël Klein – R.T.S.).

Un jaillissement échevelé de bois, comme une folle excroissance en noir et blanc, emplit l'impressionnant volume de l'espace Courant d'Art. Nous sommes bien à Chevenez, gros bourg agricole, sans vocation artistique particulière. Mais en ce mois de septembre 2017, le visiteur se trouve confronté à une archisculpture qui aurait sa place dans n'importe quelle galerie new-yorkaise ou zurichoise. Le galeriste Yves Riat a réalisé un vieux rêve : accueillir un événement de l'art contemporain fort, saisissant, marquant, mais aussi ludique et accessible à tous, pour « convoquer le monde à Chevenez ». C'est ce qu'il se promettait déjà il y a 25 ans en

aménageant la vaste grange attenante à la maison familiale. Et c'est effectivement un peu le monde qui est arrivé à Chevenez: les Grisons, Los Angeles, la Turquie, la FIAC de Paris, Neuchâtel, Genève ou Saint-Nazaire, là où les Frères Chapuisat ont depuis longtemps essaimé leurs constructions expérimentales.

Une architecture brute, sans aucun angle droit, sans verticale ni horizontale, comme une initiation à la fragilité et à l'instabilité de la vie. Promesse d'aventure et de découverte, porte ouverte sur les rêves d'enfants, labyrinthe où l'on cherche à se perdre, à Chevenez la sculpture monumentale des Frères Chapuisat s'offre aux visiteurs comme une invitation à exercer tous ses sens. Odeur et rugosité du bois, jeu des lignes et contraste des couleurs, sonorité des creux et des pleins. On cherche presque naturellement à se faufiler dans le boyau chaotique de cette sculpture monumentale, à mi-chemin de l'architecture, pour une expérience initiatique.

Sous le nom des Frères Chapuisat, projet devenu presque un label, se cachent à l'origine Gregory et Cyril, deux frères nés à Genève en 1972 et 1976, bourlingueurs, nomades, dont le travail, éphémère, onirique, empli de spontanéité et d'impulsions, remodèle les lieux qu'ils ont décidé d'habiter brièvement.

Promise au début à une vie éphémère, l'intervention des Frères Chapuisat devrait exceptionnellement devenir pour longtemps le nouveau cœur de l'espace Courant d'Art. Et marquer ainsi la nouvelle orientation qu'Yves Riat entend donner à sa galerie. «Après 25 ans d'expositions, notamment d'artistes jurassiens, au rythme de trois ou quatre par année, il est temps de faire autre chose. De consacrer mon énergie à un ou deux grands événements forts, marquants et rassembleurs comme l'invitation aux Frères Chapuisat», dit le galeriste en évoquant la crise que traversent les petites et moyennes galeries et le marché de l'art, en particulier pour les jeunes artistes.

Ours montreur d'images

En 25 ans, l'Espace, avec ses larges surfaces et ses volumes aura offert un défi et une opportunité aux artistes issus de la région, Joseph Chalverat parmi les premiers, puis les Jean-Pierre Grélat, Francis Monnin, Stéphane Montavon, Claude Gigon, Romain Crelier, Jean-René Moeschler, Pierre Marquis. L'obligation de se surpasser pour ne pas disparaître dans l'insi-

gnifiance. Cela crée des bases solides pour sortir du cadre jurassien. « J'ai besoin de montrer une peinture qui a des tripes; que les artistes aient quelque chose à dire... Il faut aussi qu'ils sortent, aillent se frotter ailleurs plutôt que de se calfeutrer ici », tonne de temps à autre le maître des lieux. Mais aujourd'hui, le galeriste se montre plus pessimiste quant au rôle des lieux d'exposition. Et puis, les excellentes ventes du début se font toujours un peu plus rares.

Ours montreur d'images, connu pour sa passion, ses coups de cœur comme ses coups de gueule, Yves Riat aura durant 25 ans tenté de faire décoller cette région d'Ajoie qu'il a dans la peau. Son talent tient tout dans sa force de persuasion et sa conviction que l'art est d'abord un moyen de résistance.

Résistance face à l'enfermement et à l'alignement dans un canton tenté de se fondre dans le moule. Au risque d'épuiser ses meilleurs amis, cette force lui a permis, épaulé par un comité d'une dizaine de personnes, de convaincre quelque deux cents membres de partager son aventure au sein des Amis de la galerie présidés actuellement par Michel Braun. Grâce à eux, mais aussi avec le soutien régulier du canton, l'Espace s'est mué en un centre culturel vivant, avec l'organisation de concerts, de lectures, visites d'ateliers et une activité éditoriale. Notamment avec la publication du manuscrit enluminé de Tristan Solier, des livres sur Coghuf, Gérard Bregnard, René Myrha, René Lovy, les mots de Ben, ou encore les dessins de Zouc par Roger Montandon.

Le vernissage comme une fête

À l'origine, évoque Yves Riat, la petite pièce aménagée sous les combles de sa maison avait pour vocation d'exposer sa propre production. Mais l'élève de Coghuf (vitraux et objets sacrés de la chapelle de Roche-d'Or, peinture murale de la Caisse de pension du Jura, expositions à Genève, Fribourg, Delémont, Olten, etc.) a été pris d'un léger scrupule: était-il bien judicieux de s'exposer lui-même alors que ce qu'il aimait le plus c'était la peinture des autres? Il sera dès lors galeriste et n'exposera jamais plus ses propres travaux. Mais à travers ces autres, c'est finalement lui qui s'expose. Par ses goûts personnels, ses exigences, sa façon personnelle de monter un accrochage et les vernissages transformés en fête, c'est aussi lui qui se met en scène. Chez l'éternel libertaire ajoulot, il y a un vieux fond de saltimbanque, jouant tantôt l'air de la tragédie, utilisant tantôt les dérisions de la farce. Mais les peintres, il les cajole. « Je veux que le vernissage

soit véritablement leur fête, qu'une complicité et non une confrontation se tisse avec le public. Il faut créer chez les artistes l'envie de revenir ici. » D'où les liens d'amitié tissés dès le début avec Jean-Claude Schweizer, les trois Genevois Gérald Poussin, Philippe Boisrond et Philippe Grosclaude.

L'immense grange vide a donc au fil des ans été transformée en l'impressionnante galerie blanche d'aujourd'hui, avec ses volumes emboîtés, ses salles plus intimes et son puits central comme un appel à se lancer dans les étages. Un espace pourtant difficile à remplir avec le même niveau de qualité pour certains artistes. Ces volumes impressionnants ne supportent pas les moments de faiblesse.



(Photographie de Géraud Siegenthaler).

De Cuno Amiet à Ben

En parallèle à de jeunes talents prometteurs, la galerie a aussi accueilli des peintres jurassiens reconnus, Jean-François Comment en 1999 pour ses 80 ans, René Myrha et ses 40 ans de peinture lumineuse et transparente, Fred-André Holzer et ses aquarelles, Sylvie Aubry, etc. Ou, pour des rétrospectives, souvent avec les musées jurassiens, Gérard Bregnard, Coghuf. Mais d'emblée, cinq ans après l'extension de la galerie dans

l'ancienne grange, Yves Riat dévoilait la hauteur de ses ambitions. Il réussissait à faire sortir des caves de l'école de Reiden, dans le canton de Lucerne, où elle dormait faute de moyens pour être exposée, la très belle collection que le photographe Robert Spreng avait réalisée au fil de ses contacts avec les plus grands artistes suisses de son époque : Cuno Amiet, Serge Brignoni, Louis Moillet, Hans Stocker, et bien sûr Coghuf. Yves Riat n'en était pas à son coup d'essai, lui qui avait réussi à faire venir à Porrentruy le Train des arts contenant des œuvres de Daniel Spoerri, Ben, Niki de Saint Phalle, Bernhard Luginbühl, Eva Aeppli. Ou à disséminer dans les vitrines de Porrentruy des dizaines de toiles sous le label « Art et Cité ». On doit aussi au galeriste l'installation des sculptures d'Alexandre Jutard au rond-point de Chevenez-Courtedoux, comme des points d'exclamation. L'art doit sortir des musées et s'inscrire dans la vie de la cité et le flot des carrosseries.

Et puis, il y eut Ben, en 2011, avec ses écritures impertinentes, mais qui visent juste. Ben l'agitateur, celui de « La Suisse n'existe pas » du pavillon suisse de Séville en 1992. Ben qui n'avait plus exposé en Suisse depuis des années. Ben le Suisse de Nice qui, six ans avant sa grande rétrospective au musée Tinguely de Bâle, accepta l'aventure de se retrouver à Chevenez. Et une grande émotion en 2016 avec les dessins de Zouc de Roger Montandon.

L'aventure catalane

Et puis, mais on devrait écrire surtout, il y a l'aventure catalane, l'ouverture du paysage artistique jurassien aux dimensions et à la vitalité culturelle de la Catalogne. Aux influences de Miro, de Tapies. Un choc, une confrontation avec une peinture chaude, brute, sublimant la matière. Cela avait commencé en 2005 avec l'invitation faite par Yves Riat à une poignée d'artistes de Barcelone, accueillis dans divers lieux d'exposition jurassiens. Le grand Antoni Tapies avec des travaux originaux au musée jurassien des Arts à Moutier, Conxa Bravo et Eleazar à la galerie Courant d'Art, Christina Broto au Café du Soleil à Saignelégier et Josep Niebla au cloître et aux fours à chaux de Saint-Ursanne. Une large respiration méditerranéenne pour un Jura sorti de ses vallons et de son entre-soi. Car en échange, six artistes jurassiens auront fait le voyage de Barcelone la même année, invités par des galeries de Barcelone et la fondation Niebla. Depuis, d'autres peintres catalans sont venus régulièrement exposer à Chevenez.

Et s'il ne faut en citer qu'un, ce sera Jorge Pombo et les façades superposées de ses *Ciudades*. Jorge Pombo a exposé depuis à New York et Milan. Yves Riat ne se remet toujours pas de l'avoir découvert à Barcelone.

C'est ainsi que durant un quart de siècle l'Espace de Chevenez aura contribué à maintenir dans le Jura un léger courant d'air de liberté et l'esprit de résistance face à la tentation du conformisme.

Yves Petignat est journaliste et chroniqueur politique, actuellement pour le Temps. Il a été correspondant au Palais fédéral pour divers quotidiens, l'Impartial, le Nouveau Quotidien puis le Temps, avec une interruption entre 1994 et 2000 pour le poste de porte-parole du gouvernement jurassien. Il était également correspondant du Temps à Berlin pour l'Allemagne et la Pologne entre 2004 et 2010. Il vit actuellement à Fontenais.

La vie du major Max Mathez

NOA LINE BASSIN

Introduction

Le cours d'une vie humaine défile avec le temps, sur lequel nous n'avons aucun pouvoir. Nous ne pouvons retourner dans le passé, ni être certains de l'avenir. La vie s'impose à nous, tel qu'elle-même l'a décidé. Nous avons la capacité de faire des choix, mais ceux-ci n'empêchent pas toujours les malheurs ou les bonheurs de nous atteindre. Une vie humaine est constituée de mille facettes, difficiles à cerner, à comprendre ou à catégoriser. Nos propres émotions peuvent parfois se montrer indéchiffrables. Nous sommes incapables de trouver un sens à nos actions. Incapable de comprendre notre propre personne, notre prochain nous est d'autant plus étranger.

Pourtant, nous voulons être capables de discernement. Les difficultés relationnelles que présente la vie ne nous empêchent pas de créer des liens sociaux et d'interpréter la vie de nos semblables.

Raconter les événements de la vie d'une personne n'est pas une tâche compliquée. Il suffit d'énumérer les différents faits concrets qui composent la vie de cette personne. Cependant, interpréter une vie s'avère être une chose beaucoup plus complexe. Quoi qu'on en dise, une vie ne peut jamais être saisie dans son intégralité.

Quand la vie d'une personne nous impacte, nous intrigue, nous inspire ou attise notre curiosité, nous ressentons le besoin de la connaître le plus possible. Ainsi, nous reconstituons une existence dans les moindres détails. Faits réels et imagination peuvent se confondre. Nous recherchons aussi une part de nous-mêmes dans l'autre. Nous créons ainsi un personnage qui, pour nous, devient la réalité. Mais cette réalité n'est que le fruit d'une interprétation qui nous est propre.

C'est pour ce fait seul qu'il est absolument nécessaire de prendre du recul lorsque nous lisons une biographie ou même une autobiographie. Il en va de même si nous sommes l'auteur d'un tel ouvrage. L'auteur doit reconnaître qu'il ne pourra pas être totalement objectif, et qu'une part de doutes, de mystères, de non-dits et de suppositions feront partie intégrante de son travail.

Au travers de l'écriture, tout est possible. Tout est envisageable. Elle est pour moi la manière la plus limpide pour transmettre quelque chose. En même temps, l'écriture est docile et se laisse modeler par celui qui compose. À mon sens, elle ne pose aucune frontière. C'est pour cela que je l'ai choisie elle : elle pour raconter une vie.

Dans ce récit, je retrace, de manière romancée, la vie du major Max Mathez. Pendant longtemps, chaque vingt-six septembre de l'année, l'escadrille 6 survolait le village de Tramelan. Les plus âgés s'en souviennent bien. Les écoliers du collège avaient pris l'habitude de courir aux fenêtres pour admirer les appareils volants qui effectuaient un passage bas. Leurs enseignants profitaient alors de leur rappeler qui était le major Mathez. Dernièrement, la tombe du major a été démantelée. *L'Oiseau déchiré*, sculpture réalisée par André Ramseyer afin d'orner la tombe du major, a été placée devant la morgue du cimetière.

Peu de citoyens de Tramelan se souviennent du major. La jeune génération, pour la plupart, n'en a simplement jamais entendu parler. Seuls ceux qui ont plongé le nez dans les différents volumes de *la Chronique locale* ont peut-être eu la chance de croiser Max Mathez au fil des pages. *La Chronique locale* est composée de quatorze livres qui « relatent les principaux faits marquants de la vie associative, communale et industrielle » de la commune de Tramelan.

Mais qui sait : peut-être qu'un jour une bande d'écoliers à la recherche de *Pokémons* dans le cimetière tombera nez à nez avec cet oiseau meurtri qui se tord le cou et sera piquée de curiosité, tout comme je l'ai été.

Bien qu'une importante partie de ce travail de maturité relève de recherches historiques, c'est un travail réalisé uniquement en français. Je n'ai pas cherché à reproduire la démarche d'un historien. L'historien doit rester fidèle à la réalité des faits et reconstituer le passé le plus exactement possible. L'écrivain, au contraire, n'a pas ce type de compte à rendre. Il dispose d'une liberté totale. Établie sur cette liberté, j'ai raconté la vie du major Max Mathez.

Chapitre 1

M. Vaucher se presse.
Beaucoup de choses à régler cette semaine.
Il enfonce l'accélérateur.
La route est humide, mais qu'importe.
Ici il n'y a pas de brouillard.
Il est tôt.
Les voitures sont peu nombreuses sur la route cantonale.

Arrivé à destination, il parque son automobile dans une rue encore pavée.
Il décroche sa ceinture.
Sur la banquette arrière, sa canne et une boîte.
Il remonte légèrement son écharpe.
Il descend quelques marches pour rejoindre l'hôtel de ville de Tramelan.

Quelques gouttes solitaires tombent du ciel.

Il aborde chaque marche avec prudence, pour ne pas glisser.
Devant la porte principale, il frotte ses pieds.
À l'accueil, un homme récupère la boîte de carton rosé.
M. Vaucher signe un reçu.
Il quitte ensuite le lieu, s'aidant de sa canne.
Une bonne chose de réglée.

La boîte est destinée aux archives communales de Tramelan.

Après quelque temps, le responsable de celles-ci réceptionne la boîte.
Il a été engagé à ce poste depuis longtemps maintenant.
C'est un habitué des lieux et des dispositifs conventionnels de la maison.
Il pose la boîte sur son bureau.
Elle est accompagnée d'une lettre.
Il soulève le couvercle.
Un papier fin recouvre le contenu.

Un album photo.
Un certificat de maturité.
Des papiers signés.
Un livret de famille.

D'autres photos, orphelines ; sans dates, sans annotations.
Un livret de service.
Des articles de journaux.
Un briquet de soldat.
Une gourmète.
M. Droz est émerveillé.
Il déchire rapidement l'enveloppe.
M. Hugues Vaucher, de Bienne, lègue cette boîte aux archives communales de Tramelan.
Son épouse bien aimée, Suzy Vaucher, est décédée le 30 avril dernier.
Elle avait gardé cette boîte précieusement, depuis le décès de son premier mari.
Le major Max Mathez.

M. Droz lit une seconde fois la lettre, stupéfait.
Il referme délicatement la boîte.
Il la place dans un endroit sûr.
Il épingle la lettre sur le tableau de liège.

Incroyable.
M. Droz se sent comme déboussolé.
Mais il est surtout infiniment reconnaissant.
Lui qui affectionne tant la personnalité du major Mathez.
Il ne parvient pas à concevoir qu'un tel héritage devienne propriété de sa commune.
Tous ces objets personnels et intimes sont aujourd'hui entre ses mains.

Un souvenir immaculé lui revient à l'esprit.
Tout jeune garçon, il est à la gare avec son père.
Sur le quai, il aperçoit le célèbre pilote, fierté de son village.
Dans les yeux du jeune garçon, il semble être un homme intelligent et aguerri.
Un homme capable de protéger sa patrie de tout mal.
Son uniforme le rend encore plus invincible.

Tout le contenu de la boîte sera minutieusement classé et enregistré.
M. Droz étudiera précisément la nature de chaque document.
Il fera des recherches approfondies pour mettre en lien chaque élément.
La boîte est maintenant précieusement gardée.

Les Tramelots les plus curieux peuvent venir admirer les trésors qu'elle contient.

Mais beaucoup ne connaissent pas l'existence de la boîte.

Ni celle de Max d'ailleurs.

Mais pour ceux qui se souviennent, la boîte a une valeur inestimable.

Un legs d'une importante signification.

Deux objets sont irremplaçables.

Le briquet.

La gourmette.

Deux objets qui ancrent le major Mathez dans le passé.

Mais qui ne permettent plus d'oublier.

Ils chargent du devoir de se souvenir, puis de transmettre.

Ils sont la trace d'une vie.

D'une carrière.

D'une renommée.

D'un don.

D'un mariage d'amour aussi.

Mais pas d'héritiers.





Chapitre 2

Les longues herbes fouettent leurs genoux.
Leurs chaussures sont couvertes de poussière.
Les mains sont poisseuses.
Quelques insectes tentent de se joindre à la course effrénée.
Des sourires se dessinent.

Ils aperçoivent enfin le campement.
Hourra !
Leur gorge asséchée brûle.
On a réussi, on a réussi !

Robert, le plus enthousiaste des quatre, entame quelques sauts de joie.
On a gagné !
Max se penche et s'appuie sur ses genoux.
Il tente de calmer sa respiration.
Une goutte de sueur traverse son visage.
Il se sent fier.
Il lève la tête et sourit à ses amis.
Tous les quatre se dirigent vers le point de rendez-vous.
Là, ils remettent le précieux totem à leur chef.
Celui-ci les félicite vivement.
Il les déclare vainqueurs du grand jeu.

Les autres groupes reviennent au campement les uns après les autres.
Un garçon s'est sérieusement écorché la jambe.
On le soigne rapidement.
Il ne participera pas au jeu du lendemain.
On rappelle aux autres comment faire un bandage efficace, ou un garrot, si nécessaire.

Max se captive pour chaque nouveau savoir-faire qu'on lui enseigne.
Il ne perd pas un instant pour manifester son inépuisable volonté à ses formateurs.
Il s'entend à merveille avec ses quatre meilleurs amis.
Toujours ensemble.
Ils prennent chaque jeu très à cœur.
Ils s'inventent des centaines d'aventures.
Le chevalier porte secours au soldat de la Grande Guerre.

Le mousquetaire affronte en duel le capitaine d'un grand navire.
Le pilote de course bat un record de vitesse entre la tente rapiécée et le sapin.
L'aviateur plane au-dessus de tous, et se rapproche bientôt des plus belles étoiles.

Robert a reçu une belle boussole pour son douzième anniversaire.
Le lendemain, ils décident de la mettre à l'épreuve.
Les aiguilles glissent sur le cadran.
Une heure de temps libre pour tous.
Chouette!
C'est le moment. Allons-y!
Munis d'une carte, ils s'enfoncent dans la forêt.

Au bout d'un moment, tous les conifères commencent à se ressembler.
La grande pierre pleine de mousse leur était inconnue jusqu'à présent.
Chacun a sa propre idée du chemin à emprunter pour retourner au camp.
Bon Dieu mais tu sais l'utiliser ta fichue boussole!?
Tu insultes encore une fois ma boussole et je t'en colle une!
L'un d'eux menace même de déchirer la carte.
Si t'es pas un peu malade!

Alors trouve une idée monsieur le génie!

À la nuit tombée, ils sont de retour au campement.
Tous sont soulagés, mais honteux.
Remise à l'ordre et punition.

La satisfaction a pourtant gagné le cœur des quatre amis.
Ils ont su dompter la boussole et la carte.
Vaincre leur peur.
Unir leurs forces.
Prendre une décision, ensemble.

Rien ne peut changer la confiance qui s'est installée ce jour-là.

Chapitre 3

Un reflet sur le cockpit.
La manche à air ondule avec le vent.
L'habitacle abrite un jeune pilote.
En blouson de cuir.
Le pilote passe en revue son plan de vol.
La liste doit être contrôlée plusieurs fois.
De la discipline.
Pour assurer une sécurité qui soit la plus complète.
Il se remémore chaque geste fait pour préparer l'appareil au décollage.
Tout semble irréprochable.
Max est prêt.
Son avion l'est aussi.
Vol d'entraînement.
La piste est toute à lui.
Il s'aligne.
Il ne voit plus l'hélice qui tourne à plein régime.
Une fois la vitesse idéale atteinte, il tire sur le manche.
L'appareil s'élève gentiment.
Décollage parfait.

L'oiseau d'aluminium se déplace gracieusement dans le ciel.
Le soleil tape sur la verrière.
Il fait flamboyer les couleurs de l'appareil.
Max jette un coup d'œil au sol.
Le hangar est maintenant tout petit.
Il entame différentes figures et des exercices variés.
Il possède le ciel à présent.
La troisième dimension prend pleinement vie.
Voler c'est être affranchi.
Ne plus appartenir à la terre.
Régner sur la gravité.
L'homme n'a-t-il pas toujours rêvé de devenir oiseau ?
Max, oui.

L'aviation.
Aboutissement de ce désir.
Solution trouvée par l'homme pour l'homme.
Il en est d'autant plus comblé.

Il aime avoir le pouvoir d'assouvir ses désirs les plus profonds, les plus fous.

De passer de son imagination à la réalité.

Max affectionne la mécanique de ces appareils volants.

Connaître la structure de son avion jusqu'à la plus petite de ses pièces.

Pour lui, chacun des mécanismes est une évidence à présent.

Il sait toutes les répercussions que peut porter l'un de ses gestes aux commandes.

Laisser sa trace sur terre.

Dans le ciel c'est encore plus éphémère.

Impossible.

Aussitôt passé, la trace de l'avion est déjà balayée par le vent.

Les nuages changent à une vitesse folle.

Le ciel est un autre monde.

Une temporalité différente.

Des limites invisibles.

Les oiseaux, compagnons de basse altitude.

Les nuages, les plus fidèles météorologues.

Ils sont les seuls à qui le pilote accorde toute son attention et sa confiance.

Sur terre, d'énormes bâtisses se transforment en petits points de repère.

Il suffit de viser entre le petit lac et la grande usine.

Le pilote se retrouve alors exactement dans l'axe de la piste d'atterrissage.

Le tarmac est brûlant.

Quand Max se retrouve les deux pieds sur terre, il sent la chaleur monter du sol.

Au fond du hangar, il empoigne un seau et une grosse éponge brunâtre.

Il remplit le seau, et plonge l'éponge dedans.

Chaque appareil doit conserver une propreté exemplaire.

Max commence par arroser les ailes en vidant l'éponge.

L'eau dégouline et fait de petites flaques.

Il repasse une deuxième fois.

Il frotte cette fois-ci.

Une nuée de moucheron colle à l'avion.



Les cadavres d'insectes, ayant absorbé l'eau, se décolent plus facilement à présent.

Max a été incorporé dans la deuxième escadrille.

Il s'entraîne à l'école de pilotage de Dübendorf.

Un exercice de vol aux instruments est planifié pour la semaine suivante.

Puis du tir de combat, avec de grandes cibles placées au sol.

Max s'applique assidûment.

Plus tard, il dirigera lui-même les opérations.

Le jeune Max a du talent.

On lui prévoit un grand avenir dans les airs.

Lui ne suit que ses instincts.

Poursuit sa passion.

Réalise son rêve de gosse.



Chapitre 4

Il est sept heures trente.
Max se réveille enfin.
Dehors c'est la grisaille.
Septembre.
Et le mauvais temps réapparaît déjà.
Un temps beaucoup trop maussade pour voler.
Le plafond nuageux serait trop bas.
Max tire la chaînette de sa lampe de chevet.
Son petit coffret de bois, et le mouchoir blanc, sont sa première vision.
Il abandonne ses draps chauds pour ouvrir les volets.
Il se dirige vers la salle de bain pour prendre une douche.
Il termine avec un jet d'eau glacé.
Ça raffermir le muscle, ça renforce l'homme.
Grelottant, il s'emmitoufle dans sa serviette.
Il se brosse les dents.
Se lave les oreilles.
Coupe ses ongles.
Après un moment d'hésitation devant l'armoire, il enfile un complet beige.
Il passe encore le peigne dans ses cheveux.
Il attrape un manteau et un parapluie.
Il sort de l'appartement.
Sur le paillason, il se retourne et ferme la porte à clé.
Il passe les paliers tout en enfilant son manteau.
Arrivé sur la rue, il referme gentiment la lourde porte de bois massif derrière lui.

Max aime l'émulation de Zurich.
Il apprécie les différences d'opinions ou d'intérêts qu'on peut y trouver.
Les cafés ou les bars ouverts tard le soir.
Le bruit des passants sur le goudron.
Les vitrines propres qui brillent au soleil.
Les jupes des femmes, plus courtes qu'en campagne.
Il apprécie le grand Louvre.
Les bords du lac.
Il comprend et parle de mieux en mieux l'allemand.
Mais aujourd'hui, le temps pourrait presque donner un visage laid à Zurich.

Il retrouve un collègue dans un café.

Les vendredis matin, les endroits comme celui-ci sont toujours calmes.

Ils commandent des cafés au lait et des croissants.

Leurs dossiers s'éparpillent sur la table.

De l'administratif.

Des plans de vol.

Un demi-cercle de café s'est dessiné sur une serviette.

Les miettes de croissant collent aux manches des complets.

Un crayon roule sur le sol.

En s'écrasant, la mine s'est cassée.

Ils signent certains papiers.

En déchirent d'autres.

On entend le son d'un clocher au loin.

Déjà midi !

Le temps passe si vite quand on travaille.

On a effectué du bon travail ! Merci de t'être déplacé.

Mais de rien. C'est normal Max.

Les deux collègues commandent encore un verre d'eau.

Ils se séparent devant le café.

Max ouvre son parapluie.

Il décide de passer chez le boucher.

Un morceau de porc fera l'affaire pour le dîner.

Sur le chemin, il aperçoit un attroupement de passants.

Les femmes, accompagnées d'enfants, les hommes, les vieillards, tous se sont arrêtés.

Devant un mur.

Une idée absurde traverse l'esprit de Max.

Mais non ce n'est pas possible.

Pas la Suisse.

Du moins pas encore.

Max s'approche.

Il se relève de quelques centimètres, et fronce les sourcils.

La petite foule est campée devant une affiche.

Une grande affiche blanche.

Max distingue maintenant très bien l'affiche.

Son cœur manque près de trois battements dans sa poitrine.

« Mobilisation de guerre » s'annonce en tête d'affiche.

La Wehrmacht a envahi la Pologne.
Mobilisation générale pour la Suisse.
Pour chaque citoyen dont le livret de service est muni de la fiche
blanche de mobilisation.
Max resserre les doigts sur le morceau de porc bien ficelé.
La foule devient de plus en plus nombreuse autour de Max.
L'inconcevable devenu réalité.
Pourtant, le silence, l'assurance et la résignation planent sur la foule.
Max joue des coudes pour s'en aller.
Entschuldigung !
Il s'empresse de trouver la cabine téléphonique la plus proche.
Il compose rapidement le numéro qu'il connaît par cœur.

À Tramelan, sa mère décroche.
Il a les mains légèrement moites.
Il sait à quel point sa mère peut être en souci.
Surtout depuis qu'elle est seule.
Maman ? Tout va bien ?
Ils emmènent déjà le bétail à Tavannes. Vous aussi on va vous emmener
comme du bétail ?
Maman ne te fais pas de souci. La mobilisation des hommes n'est que
pour demain.
Le temps de préparer vos affaires ?
Oui.
Mais toi alors ?
Maman nous n'allons que protéger nos frontières. Nous ne partons pas
en guerre.
Bon Dieu ! Mais toi ! Toi avec ton appareil !
Mais ça ne change rien. Seulement quelques pieds au-dessus des autres.
Mon œil que ça ne change rien !
Maman ne te fais aucun souci. Va un moment chez la voisine. Apporte-
lui une de tes pâtisseries.
Si jeune ! Si jeune !
Maman, comment ça va à Tramelan ?
M. Houriet se fait du souci pour l'entreprise.
Dès demain plus d'un tiers de son effectif sera parti.
Oui, en effet... Le manque de bras se fera cruellement ressentir.
Max est anxieux.
Il ne sait que faire de plus.



Maman je vais t'appeler dès que j'en saurai plus. C'est promis. Prends bien soin de toi surtout.

Elle marmonne un genre d'au revoir embrouillé.

Max repose le combiné.

Il est préoccupé.

Sa mère est pour ainsi dire sa seule famille.

Il n'y a pas d'homme pour veiller sur elle. Et lui n'a pas d'épouse pour laquelle s'inquiéter.

Il sait que la vie professionnelle qu'il lui impose la fait souffrir.

Toujours loger ailleurs.

Toujours de passage à Tramelan.

Mais surtout, toujours dans les airs.

L'aviation la fait trembler.

Pourtant, elle a soutenu son fils en tout temps.

Max en est bien conscient.

Quelqu'un pianote de deux doigts sur la vitre de la cabine téléphonique.

Max est soudainement extirpé de ses pensées.

Il quitte la cabine rapidement.

Il faudra dès à présent affronter la réalité.

Tous ces entraînements aériens deviendront bel et bien utiles.

Sera-t-il seulement à la hauteur ?

Bien sûr.

Tout le monde croit en lui.

Chapitre 5

Max est en permission.
Il séjourne quelques jours chez lui, à Tramelan.
Le soir même de son arrivée, il est à Bienne.
C'est les copains qui l'ont emmené.
Cet entêté de Robert a insisté, alors Max a dit oui.
Tu vas bien sortir avec nous ! On ne te voit presque plus.
Ce n'est pas parce que c'est la guerre que l'amusement est interdit ! Tu es en perm' bon Dieu !
Max n'a pas envie d'être là.
Il ne sait pas quoi commander.
Robert choisit pour lui.
Quatre pressions s'il vous plaît.
Alors ça ne te plaît pas ? demande Robert.
Bien sûr que ça me plaît.
Tu n'es pas venu à Tramelan pour travailler non ?
Mais ma mère...
Et elle peut bien comprendre qu'on aimerait aussi profiter de toi.
Oui, elle comprend, elle comprend.
Max connaît bien Robert.
Les scouts, puis le club de foot, et l'école bien sûr.
Inséparables.
Puis, avec l'âge, des intérêts divergents les ont séparés.
Max ne pensait plus qu'à ses études.
Robert préférait les cigarettes et les filles.
Quand Max a quitté Tramelan pour sa scolarité supérieure, ils ne se sont plus vus.
Un été, à la foire du village, inévitablement, ils se sont croisés.
Tous deux avaient l'impression de s'être quittés la veille.
Depuis, ils se voient régulièrement.

La soirée bat son plein.
Un minuscule orchestre joue une musique entraînante.
La salle est remplie de fumée de cigarette.
Des couples dansent au milieu, entourés de femmes qui s'agitent dans des éclats de rire.
Quelques hommes assis aux tables regardent les filles en buvant.
Le serveur prépare les boissons avec une efficacité étonnante.
Chaque verre est meilleur que le précédent.

Max termine son deuxième verre.
Depuis un moment déjà, il observe une jeune femme qui danse au fond de la salle.
Elle sourit et rigole énormément.
Elle n'est pas ivre.
Heureuse seulement.
Elle murmure dans l'oreille de ses amies, danse avec quelques cavaliers.
Elle s'assoit un instant.
Max en profite pour se rapprocher.
Elle l'a remarqué.
Mais subitement Max se lève.
Il sort.
Doit-elle le suivre ?
Elle se décide.
Je vais prendre un peu l'air.
Dehors, quelques personnes discutent.
Lui, il fixe la bâtisse d'en face.
Bonsoir.
Oh ! Bonsoir.
Max a presque sursauté en la voyant.
Il n'avait jamais imaginé qu'elle le suivrait.
Ses regards soutenus ne l'avaient donc pas laissée indifférente.
Elle hésite un instant.
Avez-vous des cigarettes, demande-t-elle.
Je pense que oui...
Il fouille rapidement ses poches.
Tenez.
Merci. Vous savez, je ne fume que lors de sorties, précise-t-elle.
Et vous sortez souvent ?
Assez.
Suzy fixe elle aussi la bâtisse de l'autre côté de la rue.
Pas une lumière.
Volets fermés.
Je... commence-t-il.
Elle a les yeux doux et un visage fin.
Pourtant, une fierté évidente relève ses pommettes.
Venez danser ! dit-elle en l'attrapant par le bras.
À l'intérieur, les amis de Max ont trouvé des cavalières.
Ils remarquent cette belle jeune femme accrochée au bras de Max.
Tout en dansant, ils lui lancent des regards enjoués.



Mais Max ne se laisse pas intimider.
Il est fier.
Il prend la jeune femme par la taille et l'entraîne sur la piste.
Elle a une taille bien marquée, mise en valeur par une robe bien ajustée.
Elle semble avoir le pas léger et Max la fait tourner autour de lui.
Il a le sentiment qu'elle pourrait voler beaucoup plus aisément que l'un
de ses appareils.
Mais qu'il pourrait aussi très facilement en perdre le contrôle.
Tous deux plaisantent et pouffent comme des enfants à présent.
La fumée leur chatouille les yeux.
L'orchestre entame un morceau calme et lent.
De nouveaux couples se forment.
D'autres, las, quittent la piste et commandent à boire.
Certains récupèrent leur manteau.
Max et sa cavalière discutent à voix basse en se laissant porter par la
musique.
Leurs pieds sont fatigués.
Mais l'intérêt qu'ils se portent l'un à l'autre les tient éveillés.
Elle se pince parfois la lèvre.
Il trébuche légèrement.
Accroché l'un à l'autre, rien ne semble pouvoir les déstabiliser.
Cependant, elle le tire sur le côté de la piste.
Elle s'excuse.
Elle doit malheureusement bientôt s'en aller.
Il comprend très bien.
Lui aussi devrait penser à s'en aller.
J'ai encore un bon petit bout de chemin !
Elle lui glisse encore un mot à l'oreille.
Il promet.
Ils se quittent, sourire aux lèvres, sûrs de se revoir.

Dans le wagon, les voyageurs sont avachis sur les banquettes.
Certains trouvent encore le courage d'ouvrir un journal.
Il est tard.
Max regarde par la fenêtre.
Nuit noire.
Il n'y voit que son propre reflet.
Alors Max ?
L'interrogatoire commence.
Dis-nous tout !



Le plus indiscret de ses amis n'a pu se contenir.

Oui Max, on a bien remarqué que tu as passé toute la soirée avec cette fille ! renchérit Robert.

Qui est-elle ?

Max s'éclaircit la voix.

Eh bien... Elle s'appelle Suzy. Suzy Pintschuk.

Et d'où vient-elle ?

De Bienne justement.

Une citadine, quelle chance !

Max ! Sans mon insistance de tout à l'heure, tu ne l'aurais jamais rencontrée ! proteste Robert.

Tu n'as pas tort. Et je t'en remercie.

Tous s'égayent à cette affirmation et approuvent, hochant la tête.

Max radieux, leur lance à tous une tape sur l'épaule.

Et il leur rappelle combien ils lui avaient tous manqué.

Chapitre 6

Max est nerveux.
Il doute.
Et si pour elle cela n'avait été que du vent ?
Un jeu.
Une plaisanterie.
Dans le fond il ne la connaît pas vraiment.
Peut-être fait-elle cela avec tous les hommes qu'elle rencontre.
Il tapote un rythme sur le combiné.
Non, non et non !
Elle le lui a dit.
Et il a promis.
Suzy a été sincère et vraie.
Il en est maintenant convaincu.
Il compose rapidement la suite de chiffres sacrée.
Il attend.
Rien.
Il repose le combiné, troublé.
Une longue minute s'écoule, puis la sonnerie retentit.
Il décroche précipitamment.
Max Mathez à l'appareil.
Bonjour, Max.
Il reconnaît immédiatement sa voix.
Ce timbre à la fois doux et assuré.
Suzy ! Je... Comment allez-vous ?
Max sait maintenant qu'il a eu tort de douter.
Cela fait une semaine que l'étourdissante soirée a pris fin.
Je vous appelais pour vous proposer un pique-nique.
C'est très aimable de votre part ! J'accepte volontiers.
Je pensais aux bords du lac. Connaissez-vous un endroit agréable ?
Oui. Je pense que oui.
Alors, retrouvons-nous sur la place Guisan à seize heures trente.
Très bien.
À tout à l'heure.
Suzy se remémore la soirée.
Embuée.
Quand elle avait remarqué Max, il lui semblait d'humeur plutôt maussade.
Mais elle aimait son allure, son visage.

Elle sentait son regard se poser sur elle.
Elle était curieuse.
Elle avait envie de voir à quoi pouvait ressembler son sourire.
Ce soir-là elle aurait aimé voir le sourire de toute la terre.
Alors elle s'était décidée.
Sur un coup de tête elle l'avait suivi, et lui avait demandé une cigarette.
Sans trop savoir pourquoi, elle se sentait sûre d'elle.
Beaucoup d'hommes l'avaient déjà approchée.
Tous très sympathiques.
Mais aucun ne lui plaisait vraiment.
Max, lui, ne s'approchait pas.
Il l'observait seulement.
Le physique de Max ne déplaisait pas à Suzy, mais c'est sa retenue qui l'avait attirée.
Une sorte de dignité inaltérable semblait émaner de sa personne.
Qu'un homme comme lui n'aborde pas une femme qui lui plaît avait troublé Suzy.
C'était presque vexée qu'elle l'avait rejoint dehors.

C'est dimanche et le soleil miroite à travers quelques nuages.
Un prétexte parfait pour un rendez-vous.
Max prépare avec soin un panier pique-nique.
Sans oublier le rouge et une grande nappe.
Max n'a pas l'habitude des pique-niques galants.
Plutôt ceux de forêt.
Où on emmène les boules de pétanque.
On emballe la viande qu'on place ensuite sous les braises brûlantes.
Mais Max veut mettre toutes les chances de son côté.
Il passe au village chercher quelques pâtisseries bien colorées.
La boulangère les dépose dans un emballage cartonné blanc.
Elle ajoute un ruban, à la demande de Max.

Suzy a emmené Max au bord du lac.
Une brise légère.
Au loin, quelques baigneurs.
En maillots colorés.
Ils s'installent entre trois grands troncs.
À quelques pas de l'eau.

Max pense de plus en plus à Suzy et lui.

Pourtant une telle pensée l'effraie aussi.
Une femme voudrait-elle partager la vie d'un homme constamment dans les nuages ?
L'aviation, c'est agréable pour les meetings aériens du week-end.
Mais vivre chaque jour aux côtés d'un dévoué absolu, est-ce supportable ?
Au milieu de cet univers masculin, la sérénité féminine lui fait pourtant défaut.
Il ne veut pas être seul.
Il a vu son père et sa mère tellement heureux.
Il veut vivre la même chose.
Max observe avec attention sa bouche et ses cils qui tremblent doucement.
Elle agite parfois les mains quand elle se perd dans une justification.
Elle parle de sa propre personne avec retenue.
Lui aimerait en savoir plus.
Mais il ne la brusque pas pour autant.
Suzy a tout juste vingt-trois ans.
Elle vit à Bienne, avec ses parents.
Ceux-ci se sont installés en Suisse, fuyant les pogroms.

Elle retire ses souliers.
Trempe un pied.
Puis le second.
Allez venez !
Max sourit, gêné.
Il retire lui aussi ses souliers.
Ses chaussettes.
Il s'approche de l'eau.
Suzy rigole.
Il entre dans l'eau.
Et rougit un peu.
Maintenant que vous avez eu la chance d'admirer mes pieds, pouvons-nous nous tutoyer ?
Avec plaisir Max !
Et elle rit à nouveau.
Les galets sont glissants.
Elle tient le bras de Max pour ne pas perdre l'équilibre.
Alors... tu viens souvent au lac ?
Oui bien sûr ! Tous les Biennois aiment le lac.



Et tu y nages aussi ?
Oui ! J'adore la natation.

Max l'invite sur la couverture.
Il déballe le pique-nique.
Suzy reconnaît le soin qu'il y a mis.
Elle c'est sa tenue qu'elle a préparée avec soin.
Une nouvelle robe.
Rosée pâle avec de légers motifs fleuris.
Max est vraiment confus.
Le vin sent le bouchon.
Suzy le rassure.
Elle lui sourit.
Tout est si parfait.

À cet instant, tous deux comprennent.
Ils ne pourront plus faire l'un sans l'autre.

Chapitre 7

Un, deux nuages entrecoupent le ciel.

Les regards filtrent l'air.

Les herbes chatouillent ceux qui se sont assis.

Certains ont apporté une paire de jumelles.

Si l'on fixe le bleu du ciel trop longuement, la tête se met à tourner.

Il suffit alors de regarder un moment ses pieds.

Et le tournis passe.

Les gens murmurent.

Ils avancent des prévisions de toutes sortes.

Il y a comme un temps d'arrêt dans la foule.

Un temps où tout peut arriver.

Enfin, le superbe appareil surgit.

Minuscule à l'horizon.

La foule s'agite, mais tous les regards suivent le même objet.

Un petit s'agrippe au pantalon de son père.

L'appareil fend l'air.

Son moteur gronde de plus en plus fort.

Ses grandes ailes déploient une ombre sur la foule.

Celle-ci applaudit à présent.

Le passage n'a duré que quelques secondes.

Manifestation d'admiration.

Il est l'un des premiers à arriver sur le pâturage de La Chaux.

D'autres le suivront.

Le Bücker.

Magnifique avion biplan.

Max l'adore.

C'est le moment de commencer sa démonstration d'agilité.

Dévoiler les atouts de ce splendide appareil.

Mais aussi le talent de Max.

Le ciel est d'un bleu immaculé, avec quelques nuages en toile de fond.

Théâtre parfait.

Les spectateurs retiennent leur souffle.

Max sent ce petit frisson, qui lui vient toujours du bout des doigts.

Il entame un passage bas.

On entend de petits cris de surprise, puis des applaudissements.

Le spectacle commence.
Max fait un tour, puis gagne de l'altitude.
Il commence par saluer la foule, en balançant les ailes de l'avion.
Celle-ci répond par de nouveaux applaudissements.
Les mains s'agitent pour le saluer.
Les jeunes femmes usent leur mouchoir.
Max prend encore de l'altitude.
Il se retourne.

Le Bücker vole maintenant courageusement sur le dos.
Ne risque-t-il pas de tomber hors du cockpit ? hasarde une femme.
Bien sûr que non ! Tu le vois bien. Il est fermement sanglé à son siège.
Chaque figure aérienne est plus belle que la précédente.
Plus assurée.
Plus légère.
Imprévisible pour les spectateurs.
Max, lui, déroule son programme comme du papier à musique.
La gravité n'existe plus.
Il enchaîne vrilles et plonges.
Descentes en feuille morte.
La technique de Max est brillante.
Le spectacle éblouissant.
Surtout dans les yeux de celle qu'il aime.
Max s'apprête à exécuter une dernière figure.
Il prend un maximum de vitesse.
Tire à fond sur le manche.
Il rejoint les nuages à la verticale.
Arrivé au sommet de son ascension, il coupe le moteur.
Juste un instant entre ciel et terre.
La terre l'emporte sur le ciel, et l'avion décroche.
Les regards ne le lâchent pas une seule seconde.
Regarde mon garçon ! Regarde ! s'exclame un père.
Max prend une vitesse folle.
Brusquement, il redémarre le moteur.
L'appareil se renverse sur la droite, et se retrouve le nez face au sol.
En quelques secondes il se redresse et reprend de l'altitude.
La foule acclame le pilote.
Leur héros.
L'enfant du village, devenu plus qu'homme.

D'autres démonstrations occupent l'après-midi.
Un parachutiste de l'armée française.
Saut dans le vide.
Son premier parachute s'ouvre.
Le deuxième ne s'ouvre pas.
Le troisième se déchire.
Il parvient tout de même à se poser, près d'un rideau d'arbres.

Un Piper décolle avec une passagère.
Le pilote change de cap pour éviter une lignée d'arbre.
Il vole bas.
Il ne voit la ligne électrique que trop tard.
Il pique du nez.
Il s'écrase près de la loge.
On accourt.
Le pilote et sa passagère sont déjà hors de l'appareil.

Malgré quelques désagréments, la foule a apprécié le meeting aérien de ce dimanche après-midi.

Chapitre 8

Juillet approche.
Pas un seul nuage ne cache le bleu du ciel.
On va à Lausanne ! annonce Suzy.
Max le lui avait promis depuis un moment déjà.
Dans sa garde-robe, elle choisit sa tenue la plus fraîche.
Sa sacoche, la plus discrète.
Son chapeau, le plus léger.
Tout est de vent et de coton.
Tout lui paraît doux et lisse.
Max prépare l'automobile.
Il dépose dans sa poche de petites économies pour gâter sa Suzy.
Suzy glisse ses pieds dans ses souliers, et rejoint Max en bas.
Prête ?
L'automobile file dans l'allée.
Au volant, Max sourit.
Lausanne brille sous le soleil.
Chapeaux et ombrelles sont de sortie.
Partout on se promène glace à la main.
Suzy prend la main de Max.
On va sur la place de la Palud !
L'enthousiasme de Suzy fait rire Max, mais le rend heureux, surtout.
Quelques enfants trempent leurs mains dans la fontaine.
Ils soulèvent des gouttes qui glissent ensuite le long de leurs bras.
Suzy admire chaque détail qui l'entoure.
Un reflet de lumière dans une vitre.
Une fine poussière qui vole.
Le foulard d'une passante.
Mais surtout les yeux illuminés des enfants qui jouent.
Un jour futur, l'un d'eux pourrait être le sien.
Pourtant rien ne lui manque en cet instant présent.
Elle serre un peu plus fort la main de Max.
Et les boutiques ? Tu ne veux pas faire les boutiques ?
Suzy choisit une nouvelle robe.
Des gants blancs très fins.
Ce sera pour le dimanche.
Ils terminent tous deux avec une glace.
Max sent que c'est pour les jours comme celui-ci qu'il faut vivre.
Pourtant son travail lui revient déjà à l'esprit.
Et il songe au bel appareil qu'il fera voler le lendemain.

Chapitre 9

Chilbolton.
Petit village du Hampshire.
Max séjourne dans une auberge.
Une délégation suisse a été envoyée.
La Suisse désire acquérir un nouveau type de machine volante.
Le Midge.
Un jet de très petite taille.
Il est le dernier prototype de la compagnie Folland.
La délégation est chargée d'évaluer chaque spécificité de l'appareil.
Max effectuera le premier vol.

Un mois plus tôt, Max annonçait son départ pour l'Angleterre.
Sa mère n'a pas apprécié la nouvelle.
La traversée de la Manche l'inquiétait.
Elle-même n'aurait quitté son village et son logis pour rien au monde.
Voyager est inutile.
C'est prendre des risques pour rien.
Surtout lorsque l'on a tout à disposition chez soi.
Mais elle s'est fait une raison, et Max l'a embrassée sur le front, en guise d'au revoir.

Suzy soutient son mari dans chacune de ses décisions.
Dans chacun de ses devoirs.
Elle comprend et accepte l'importante place que prend le travail de Max dans leur quotidien.
Et c'est même avec fierté qu'elle l'a laissé partir.

Le lendemain de son arrivée à Chilbolton, Max dispose d'un jour de repos.
Il ouvre la fenêtre de sa petite chambre d'hôtel.
L'air frais envahit immédiatement la pièce.
Il suspend quelques chemises dans la petite armoire de bois foncé.
La porte de celle-ci grince.
Elle se verrouille avec une petite clé grise et froide.
L'ameublement de sa chambre paraît usé par le temps et les hôtes, toujours de passage.
Max pense à ceux déjà logés ici avant lui.
Les chemises d'un autre dans l'armoire.
Ou des robes.

Une jupe.
Peut-être un chapeau.
Suzy.
Elle adorerait cet endroit ; ce petit village anglais avec ses cottages.
Il se promet de l'emmener un jour.
Il referme la fenêtre.
Il quitte sa chambre et descend pour le petit-déjeuner.
Dans la salle à manger, quelques hôtes sont déjà attablés.
Il se sert de café, et rejoint un de ses collègues à une table dans le fond.
Celui-ci tente tant bien que mal de lire le journal régional.
Il accueille Max avec un sourire chaleureux.
Bien dormi ?

Tous deux s'essaient alors à l'english breakfast.
Ils discutent du programme.
À quatorze heures, réunion dans la petite salle de conférence de l'hôtel.
Le lendemain matin, tous se rendront sur l'aérodrome de Chilbolton.
Là, Max sera le premier pilote suisse à voler le Midge.

Une fois le petit-déjeuner bien salé terminé, ils sortent faire un tour.
Dehors, c'est une matinée fraîche de septembre qui les attend.
Le petit village est paisible.
Des maisons en briques rouges.
Des jardins bien entretenus et fleuris.
Des rues légèrement humides.
Une petite épicerie.
Un bar.
Une chapelle de pierres.

De retour à l'auberge, Max tire de sa serviette de cuir tout le nécessaire pour écrire.
Il s'installe au petit secrétaire devant la fenêtre.
Il dévisse le bouchon de sa plume.
Celle-ci glisse sur le papier blanc.
Max remplit une page.
Il la plie ensuite en trois, et l'insère dans une enveloppe.
Il inscrit soigneusement l'adresse.
Il remet la lettre à la réception et paie le timbre.

RAF Chilbolton.
Royal Air Force Station Chilbolton.
Max repasse inconsciemment ce nom dans ses pensées.

Une des bases aériennes utilisées pendant la Seconde Guerre mondiale.
La compagnie Folland y effectue à présent tous ses vols d'essai.
Toute la matinée, la délégation suisse prend connaissance des activités de la compagnie.
Tous se rendent ensuite dans la tour de contrôle.
De là, on peut observer tout le terrain d'aviation.
Trois longues pistes se croisent au centre.
La pluie de la nuit a laissé un tarmac foncé.
Max observe le terrain.
Vaste.
À côté, les champs des agriculteurs voisins.
Quelques arbres délimitent l'espace.
Un grondement, sourd et profond, se fait entendre.
Max tourne la tête.
Les réacteurs du Midge.
Le jet en bout de piste s'aligne.
Une fois dans l'axe, il prend de la vitesse.
Edward Tennant est aux commandes.
Chef pilote de l'entreprise Folland.
Celui-ci vole le jet à deux reprises.
Puis vient le tour de Max.

Une vague odeur de moisissure.
Le baraquement est presque sombre.
Très humide.
Et froid.
Max serre un peu les dents.
Il enfile la combinaison beige.
Celle-ci lui procure immédiatement un peu de chaleur.
Max l'ajuste.
Il doit être le plus à son aise possible pour piloter.
La curiosité et l'impatience gagnent bientôt Max.
Il sait pourtant rester calme et concentré.
Il est ici pour le travail.
On attend de lui beaucoup de sérieux et de concentration.
Tennant le rejoint.
Devant les hangars, Max se glisse dans le cockpit du petit jet.
Edward Tennant renseigne Max sur le vol et les commandes de l'appareil.
Max comprend.

Le Midge n'est pas si différent du Vampire finalement.

Chapitre 10

La douleur dans sa poitrine ne tape plus aussi fort qu'avant.
Elle a trouvé un moyen de la contenir.
De ne plus la faire paraître.
La cacher.
Aux autres.
Mais cela semble marcher pour elle aussi.
Et la douleur devient juste supportable.
Pour le moment.

Suzy fixe quelques instants le haut plafond.
Blanc pur, lisse.
Il ressemble à un nuage sans forme.
Sans forme mais en mouvement.
Sans ciel et sans compagnons.
Si seul.
Mais en mouvement.
La tête lui tourne maintenant.
Pensée idiote, se dit-elle.
Mais peut-être nécessaire.

Elle vide sa tête.
Elle ne pense à rien.
Rien.
Du tout.

Il faut se lever maintenant.
Le pasteur va prier.
Suzy baisse la tête.
Elle implore le ciel dans son cœur.
Elle demande de la force.
Et elle demande aussi pardon.

Sa famille est là.
La famille de Max est là.
Des amis.
Les officiers de l'escadrille 6.

Des militaires.
Les autorités du village.
Même un représentant de la Royal Air Force.

Suzy et la mère de Max se soutiennent mutuellement.
Elles sont sa famille la plus intime.

L'orgue retentit.
Suzy sursaute.
Sa belle-mère lui tire gentiment le bras, pour l'encourager à se lever.
Merci, merci.
Suzy sent ses jambes fortes.
Celles-ci ne vacillent pas un seul instant.
Elle a la tête tout embuée.
La musique résonne en écho dans ses oreilles.
Elle tiendra bon.
Elle se l'est promis.
Et à Max aussi.
Le devoir et le courage avant tout.
Pourtant, faire paraître ses émotions, personne ne le lui a interdit.
Mais elle ne veut pas.
Elle en a décidé ainsi.
Et chacun doit bien le savoir ; une émotion qu'on ne voit pas n'est pas
pour autant absente.

Devant le temple, une foule.
Émue.
Le culte paroissial prend fin.
Les deux battants de la grande porte s'ouvrent.
La foule muette s'avance.
Elle crée une haie d'honneur.
Comme si elle attendait un couple tout juste marié.

La fanfare militaire se place.
Le détachement d'honneur la suit.
Des véhicules.
Tous couverts de fleurs.
Et enfin, Max.
Porté et conduit par sa garde d'honneur.
L'escadrille 6.

Après Max, Suzy.
Toujours au bras de sa belle-maman.
Toutes deux vêtues de noir, elles laissent à leur main un mouchoir blanc.
Suzy le tient du bout de ses doigts.
Elle ne l'utilisera pas.

Tramelan est descendu dans ses rues.
Le cortège funèbre avance lentement.
Il chemine au milieu de la Grand-Rue.

Suzy marche seule à présent.
D'un pas assuré.
Elle pose parfois sa main gantée sur le cercueil de bois.
Elle s'y accroche comme à une ancre.
Elle ne semble pourtant pas sombrer.

Au cimetière, un aumônier prêche.
Le culte militaire.
Ultime cérémonie.
Fanfare.
Éloges nombreux.
Salut du porte-drapeau.
Salves d'honneur.
Fanfare.
Prière de bénédiction.

« *Jusqu'au bout* » se dit Suzy.
Jusqu'au bout.
Et elle se mord la lèvre.
Plus rien ne parvient à altérer sa résistance aux émotions.
Elle aura tenu jusqu'au bout.
Elle se sent bien.
Anesthésiée.

Chapitre 11

Cinq jours plus tôt.
Aérodrome de Chilbolton.

Tennant avait terminé son instruction.
Max s'était alors engagé sur la piste, aux commandes du Midge.
Il prenait de la vitesse.
Beaucoup de vitesse.
Mais ne décollait pas.
Arrivé en bout de piste, un nuage de poussière se souleva.
Max avait quitté le tarmac.
Brusquement.
Le Midge volait, enfin.

Cela ne dura qu'un instant.
Max sentit que quelque chose lui échappait.
Le décollage avait été un fiasco total.
Ses mains se crispèrent sur les commandes.
Rapidement, il perdit à nouveau de l'altitude.
Max eut les réflexes d'un bon pilote.
Un détail lui échappa seulement.
Celui qui ne pardonne pas.
Max ne put rien faire de plus.
L'appareil devint le maître.
Il se retourna contre l'homme.
Son créateur.

Le Midge approcha le sol dangereusement.
Max tenta une dernière manœuvre de secours.

L'appareil percuta un bosquet d'arbres.
Et s'écrasa derrière eux.

Tous ceux qui furent témoins accoururent.
On parvint à extraire rapidement Max de la carcasse.
Son corps était presque intact.
En voyant l'état du Midge, on ne présagea rien de bon.

Max était là, inerte.



Les bras légèrement étendus.
Tel un oiseau déchiré.
Il respirait encore.
On pouvait sentir son cœur taper dans sa poitrine.

On entendit la sirène de l'ambulance hurler.
Elle rejoignit le bout de la piste à toute vitesse.
Il n'y avait pas une minute à perdre.
On embarqua immédiatement Max à l'arrière du véhicule.
Il fut transporté à l'hôpital le plus proche.

Pendant le trajet, l'oiseau rendit son dernier souffle.

Le divin danseur du ciel n'est plus.
Le rêve de gosse s'achève ici.

Lettre 1

Ma chère Suzy,

Depuis la fin de la guerre, une certaine sérénité a gagné mon cœur. Quand le conflit a éclaté, j'ai aussitôt ressenti un poids sur les épaules. Je ne l'expliquais peut-être pas jusqu'à présent, mais aujourd'hui je peux affirmer que c'était celui du devoir, de la responsabilité. Chaque fois que je prenais un nouveau grade, ce poids s'amplifiait. Mais c'est seulement depuis la guerre qu'il est devenu désagréable, car il prenait enfin tout son sens. Devoir envers moi-même, mes hommes, ma patrie et plus tard, toi. Depuis que je t'ai rencontrée, j'ai ressenti le devoir de te protéger, de te chérir. Le devoir d'un mari respectable mais surtout aimant. J'espère un jour pouvoir connaître le devoir d'un père. Pour toi je me devais de revenir, de mener à bien chaque mission. Protéger mon pays c'était te protéger toi avant tout. Aujourd'hui tout cela est terminé. La guerre a pris fin depuis dix ans maintenant. Les sombres souvenirs de ce temps-là ne sont plus, et je ne vois qu'un futur radieux devant nous.

Nous sommes arrivés hier dans la soirée. L'hôtel n'est pas des plus plaisants mais convient très bien à notre séjour. Le personnel est correct. L'ameublement paraît âgé, mais les chambres sont propres. On nous a servi des saucisses, un œuf, et des pois pour le déjeuner.

Chilbolton est un village charmant; paisible et douillet. Les habitants sont discrets et polis. L'air est frais. Les pelouses sont bien entretenues. C'est l'endroit parfait pour un moment de répit dans une vie bien chargée. Je compte t'y emmener dès que possible. J'aimerais aussi découvrir avec toi le reste de ce beau pays qu'est l'Angleterre. Je souhaite que tu reçoives cette proposition avec autant d'enthousiasme que j'en ai de te la faire.

Je dois terminer ma lettre ici; on m'attend pour le repas. Demain je volerai l'appareil pour lequel nous nous sommes déplacés. J'ai hâte de découvrir la compagnie Folland et ce qu'elle propose. Mais j'ai encore plus grande hâte de mon retour auprès de toi, ma tendre épouse. Ton parfum me manque déjà. Tu seras à nouveau bientôt au creux de mes bras chauds qui ne te lâcheront plus jamais, je te le promets.

Avec tout mon amour et ma tendresse,

Max.

Lettre 2

Max,

Cela fait maintenant deux ans que tu m'as quittée.

Je n'ai rien déplacé dans l'appartement; je sais qu'il t'a toujours plu ainsi. Le mouchoir blanc de ton père est toujours déposé sur ta table de chevet, à côté de ton petit coffret en bois. Je prends aussi grand soin de la plante verte du salon; elle a toujours besoin de beaucoup d'eau. Chaque jour je dépose le journal sur la table basse, à côté de ton fauteuil en cuir. Je le lis parfois. J'ouvre aussi chaque matin la fenêtre de notre chambre pour faire entrer un grand coup d'air frais. Et j'ajoute une goutte d'adoucissant à la lavande pour laver les draps.

Ta mère se porte bien. Elle tient son ménage de manière impeccable, comme à son habitude. Le dimanche elle se lève de bonne heure pour cueillir des fleurs dans le champ derrière la maison. Ainsi la table du dimanche est rehaussée de couleurs. C'est généralement ce jour-là que je la visite. Nous papotons toutes les deux, mais nous ne revenons jamais sur le passé. Elle me parle généralement de l'entretien de la maison et du jardin qui lui demande un temps fou. Elle se plaint aussi parfois de la voisine. En la côtoyant, je retrouve ton désir de toujours mener les choses à bien et de manière convenable; je sais maintenant de qui tu as hérité cela. Malgré tout je la trouve parfois bien pâle. Et elle ne lève jamais les yeux pour regarder le ciel.

Max, cela fait deux ans que je n'ai plus croisé mon propre regard dans un miroir. Je ne suis plus femme, je ne suis que vide. Je sais que tu aurais souhaité que je rencontre quelqu'un. Mais pardonne-moi Max, je n'en ai plus la force. Chaque jour ce sont des miettes, des fragments de toi que je tente de rassembler. Dans chaque bruit il me semble reconnaître ta voix, puis elle se perd dans le vent. Parfois en rêve, j'appelle un étranger qui me tourne le dos. Il tourne la tête, et c'est ton visage que je vois. Je sens alors ton souffle sur ma nuque et tes mains chaudes posées dans le creux de mon dos. Mais je finis toujours par me réveiller, dans un frisson glacé.

Max, mon amour, je serai toujours ta femme, malgré mon chagrin. Tes compagnons peuvent te l'affirmer. C'est avec eux que je parle le plus de toi. Ils ne manquent jamais de me rappeler quel homme dévoué et loyal tu étais, mais aussi quel ami rempli de bienveillance tu étais pour chacun d'entre eux.

Je suis alors aussi fière que la femme de cet homme-là, qui l'attend le soir à la maison avec un bon repas. Et le temps d'un instant, tout est comme avant, et je retrouve mes rêves d'antan.

Ta Suzy qui t'aime.

Noa Line Bassin (Tramelan) a réalisé ce travail dans le cadre de sa maturité gymnasiale, obtenue en juin 2017 au gymnase français de Bienne. Les photos accompagnant le texte proviennent des archives municipales de Tramelan.

Joyce à Zurich, le monologue intérieur et le courant de conscience

VINCENT FROTÉ

La naissance d'*Ulysse*



Tout commence avec *les Lauriers sont coupés* d'Édouard Dujardin¹, qui paraît en 1887, alors que Joyce habite à Dublin et n'a que cinq ans. En 1920, ce dernier conseillera à Valéry Larbaud de lire ce livre qui constitue selon lui — et c'est aujourd'hui universellement reconnu dans le milieu littéraire — le premier roman inventant le monologue intérieur, effet repris depuis par Joyce, Schnitzler, Faulkner, Beckett, etc.

Arrivé à Zurich en compagnie de son épouse Nora, Joyce s'installe à l'hôtel Hoffnung, 16 Lagerstrasse. Ce dernier hôtel se transformera ensuite en hôtel Döblin en 1915, quand les Joyce reviendront à Zurich.

Le 11 octobre 1904, c'est donc persuadé de trouver un poste à l'école Berlitz de Zurich, que Jamesey (son surnom), muni d'une lettre de recommandation de la Berlitz de Vienne, s'installe dans la grande ville de Suisse. Force lui est de constater que personne ne l'attend, et lui et son épouse doivent de suite poursuivre leur voyage vers Trieste où un poste d'enseignant d'anglais vient de se libérer.

Voici un extrait d'un magnifique texte écrit par Olivier Rolin, à propos du Joyce de Trieste, et qu'on trouve dans le recueil *Sept villes*, chacune

rattachée à un grand écrivain. Si Prague est reliée à Kafka, Buenos Aires à Borges, Bruxelles à Michaux, Tokyo à Mishima, Alexandrie à Cavafy, nul doute qu'il nous faut rattacher Joyce non seulement à Dublin (ne serait-ce que pour l'empreinte géographique du roman *Ulysse*), mais aussi à Zurich et Trieste.

« Au numéro 4 de la via Donat Bramante, sous le château vénitien, dans un appartement aux allures d'église où Dubliners trône sur un lutrin, Joyce, suprêmement indifférent aux bruits de la guerre qui monte, correspond avec un protecteur inconnu nommé Ezra Pound et commence la rédaction des premiers chapitres d'*Ulysse*. Dans quelques mois, Zeno Cosini, parti de bon matin faire une promenade et caresser au passage une jeune paysanne, se verra empêché de revenir prendre son petit-déjeuner à Lucinico avec Augusta par cinq soldats armés jusqu'aux dents et un officier qui lui criera discourtoisement « Was will der dumme Kerl hier ? » que vient faire ici cet imbécile ? Et la princesse de Thurn und Taxis observera à la longue vue, d'un balcon du Savoia Palace, les premiers obus italiens détruire le donjon du château de Duino immortalisé par les élégies de Rilke, et qui se dresse aujourd'hui, restauré, portant toujours les couleurs bleu et rouge de la famille, sur la mer bourdonnante de lents moteurs, les grues et les cheminées industrielles de Monfalcone. Le vingtième siècle commence, Trieste s'endort. « Il n'y a rien à regretter, j'ai eu une belle vie » : ce sont, rapportés par sa fille, les dernières paroles d'Italo Svevo. « Enfants voyez comment on meurt². »

1915-1919

Lors du deuxième exil de Joyce, dès 1915, en provenance d'Autriche, les deux journaux qui dominent la très cosmopolite Zurich sont le *Zürich post* et la *Neue Zürcher Zeitung*. Ceci aura son importance pour la suite de mon récit. En effet, la *Neue Zürcher* déclare son soutien aux alliés, alors que le *Zürich Post* est ouvertement pro-allemand. Les vendeurs de journaux, dans leur patois local, l'appellent le *Züri Boche*.

Et Joyce n'est pas un politique, tant s'en faut, il est même très versatile dans ses sympathies et n'hésitera pas à afficher à la fois un amour filial pour l'Irlande, en même temps que du dédain et un soutien à la *Neue Zürcher* qu'il trahira vite pour le *Züri Boche* (au fil de ses amitiés ou inimitiés, dictées très souvent par des raisons financières).

L'anglais n'a pas assez de mots et ce ne sont pas les bons mots pense Joyce. On dit par exemple « Battlefield » pour champ de bataille et on devrait dire « Bloodfield » une fois la bataille achevée. Il créera d'ailleurs

un néologisme bien plus tard dans *Finnegans wake*: «Bluddle filth», qu'on pourrait traduire par «sagouine ordure».

Phantasme pas si éloigné des paris mallarméens de création d'un TOUT totalisant, du livre enfermant l'expression dans sa totalité³.

En 1915, Tristan Tzara et Hans Arp fondent le mouvement dadaïste au cabaret Voltaire du Niederdorf de Zurich. Joyce y est souvent associé, alors qu'il n'a rien à voir avec le dadaïsme, mais cela reste un baromètre de l'effervescence intellectuelle de Zurich pendant la Première Guerre mondiale.

En avril 1915, Joyce voit pour la première fois le Sächse Lüte (le carillon de 6 heures). Il est sur la Bellevue-Platz au milieu de laquelle a lieu le bûcher du Böögg et reste impressionné par le feu, au point d'y faire allusion dans *Finnegans wake* quand les lavandières entendent les cloches annoncer la mort du Böögg.

Joyce, amoureux des langues, ressent cruellement son ignorance du grec ancien. Cette ignorance ne l'empêche pas de hasarder des considérations étymologiques folles, inspirées des théories de Victor Bérard, grand helléniste attribuant des racines sémitiques à l'*Odyssée* et soutenant que tous les lieux désignés existent réellement et peuvent souvent être reconnus grâce à un mot hébreu ressemblant au grec. Cette idée fit germer en lui plus précisément le personnage de Léopold Bloom dans *Ulysse*, le Juif errant.

Pour les écrivains comme Joyce, avides d'apprendre les langues, Zurich est une ville où il fait bon vivre, ceci malgré le föehn qui donne mal à la tête et les frimas de l'hiver. Pour la haute société, il y a le Baur au Lac où vit M^{rs} Harold Mc Cormick, qui est la femme la plus riche de Zurich, et qui sera longtemps mécène de Joyce. Pour les buveurs, il y a l'Odéon et les bistrotts du Niederdorf ainsi que les brasseries suisses. Pour les non-buveurs, il y a les restaurants *alkoholfrei* de la Frauenverein, mais aussi l'hôtel Zuriberg de la ligue anti-alcoolique d'Auguste Forel⁴.

Mais il y a aussi le Pfauen, le café préféré de Joyce: derrière le Pfauen se trouve le Pfauentheater, le plus petit des théâtres municipaux de Zurich. Au Pfauen, le vin blanc est délicieux et Joyce ne boit jamais de vin rouge, sauf en de très rares occasions: c'est un point où il est doctrinaire et intransigeant. Il dit: «le vin blanc, c'est comme de l'électricité. Le vin rouge a le goût et l'aspect du bifteck liquéfié⁵. »

Retour à Zurich

On sait que le passage sur Anna Livia Plurabelle dans *Finnegans wake* mêle les noms de cours d'eau du monde entier, que Livais se réfère à la

Lifey qui traverse Dublin, où les lavandières lavent le linge à la nuit tombante, mais aussi à Livia, la chevelure de Livia Schmitz, l'épouse de l'ami écrivain triestin Italo Svevo, chevelure assimilée à la fluidité de la rivière. Il en est de même pour Zurich qui apparaît en filigrane dans moult passages de *Finnegans wake* ou même d'*Ulysse*.

Après le long épisode parisien qui dura de 1919 à 1939, Joyce repense à Zurich surtout à cause de Lucia, sa fille atteinte de schizophrénie. Il demande qu'on prenne des renseignements sur le Kilchberg, une maison de santé près de Zurich. Le passage en Suisse est difficile en 1939 ; il commence par contacter et mobiliser son ami Paul Ruggiero, qui travaille dans une banque en Suisse et peut lui être utile pour des problèmes financiers.

Gustav Stumeg, un ancien ami industriel de Zurich, lui suggère qu'un homme de loi pourrait obtenir un permis d'entrée. Le 4 août, les autorités de Vichy et de Suisse accordent le permis à Lucia, mais cela s'avère plus compliqué pour Joyce. Il voit un présage favorable en entendant à la radio, dans un café Lebendig Begraben, des mélodies de son ami Schœck, chantées par Félix Lifford, sur une chaîne suisse. Le 13 septembre 1940, il demande un visa au consulat de Suisse de Lyon. Sa demande est envoyée à la police des étrangers qui la transmet à la police cantonale de Zurich. Son visa est refusé parce que les autorités suisses pensent qu'il est juif.

« C'est le bouquet vraiment, dit-il⁶. »

« Je ne suis pas Juif de Judée, mais arien d'Erin⁷. » Lui que la figure du Juif errant avait toujours fasciné, au point d'affubler de cette identité un de ses héros, Léopold Bloom et son caractère féminin. Lui qui avait fait sienne la théorie de Victor Bérard grand traducteur de l'*Odyssée* qui cherchait toutes les traces sémitiques dans l'*Odyssée* et qui ne croyait pas à une *Odyssée* purement helléniste⁸.

Beaucoup de Suisses se mobilisent alors pour lui à Lausanne ou à Zurich, dont son maire le D^r Emil Klöti entre autres. Et le professeur Straumann certifie que les œuvres de Joyce sont sans conteste les meilleures que possède le monde des écrivains de langue anglaise. Et finalement, la Suisse l'accueille contre 20 000 francs de garantie financière.

Il a du mal à se réacclimater. Il écrit immédiatement au maire dans un allemand châtié pour le remercier de son accueil et de s'être entremis en sa faveur : « Les liens qui m'unissent à votre ville hospitalière s'étendent sur une période de près de quarante ans et, dans les pénibles circonstances présentes, je me sens hautement honoré de devoir ma présence

ici en grande partie à la garantie personnelle du premier citoyen de Zurich⁹. »

Le 8 janvier 1941, il dîne à la Kronenhalle, où les Zumsteg l'avaient souvent invité et après une bouteille de Mont Benet, vin espagnol, il dit à Frau Zumsteg : « Peut-être ne me reverra-t-on plus guère¹⁰. »

Le 10 janvier, il revient à la Kronenhalle après avoir vu une exposition de peinture française du XIX^e siècle. Il neige comme dans la fin de la nouvelle *les Morts*¹¹ : Joyce n'a plus d'appétit, bien qu'on lui propose les meilleurs plats. Une fois rentré, il a des crampes d'estomac toute la nuit. Le matin, il est transporté en ambulance chez les sœurs de la Croix-Rouge. Les rayons révèlent un ulcère duodénal perforé. L'opération a lieu de suite, avec une transfusion grâce à deux soldats neuchâtelois : « Bon présage, dit-il, j'aime le vin de Neuchâtel¹². » Il appelle ensuite Nora et tombe dans un profond coma.

Le 13 janvier à deux heures quinze meurt un des plus grands écrivains du XX^e siècle, celui qui avait parlé de ses maux d'estomac à un autre grand du siècle, Proust, qui ne l'avait pas lu, et réciproquement !

Le corps est transporté le 15 janvier au cimetière du Fluntern. Il neige. Lord Derwent, ministre anglais à Berne parle. Max Geillinger, représentant de la Société des auteurs suisses, aussi. Le ténor Max Meili, chante *Addio Terra, addio cello* de Monteverdi ; un petit homme sourd demande à un des croque-morts qui est enseveli. On lui répond deux fois « Herr Joyce ». Curieusement, l'Irlande ne participe pas aux obsèques. Et moi, je me rappelle qu'à ma première visite au cimetière du Fluntern, sous la neige, en décembre 1998, je croisai un fossoyeur et lui demandai où était la tombe de Joyce. Il me dit : « Ach, Herr Joyce, hier. »

Lucia, est informée de sa mort, mais elle n'en croit pas ses oreilles : « Que fait-il sous terre ? Il nous surveille¹³. » Nora n'aime plus Zurich qu'elle trouve terne et morne. L'indifférence que rencontre *Finnegans wake* l'afflige : « Qu'ont-ils tous à parler d'*Ulysse* ? *Finnegans wake* est le livre important¹⁴. » Elle trouve que le cimetière ressemble à celui de Phoenix Park : « Mon mari est enterré ici. Il aimait énormément les lions. J'aime à penser qu'il les entend depuis ici¹⁵. » Le jardin zoologique se trouve en effet à côté du Fluntern.

Elle dira aussi à propos d'André Gide : « Quand on a été mariée au plus grand écrivain du monde, on ne peut se rappeler les petits¹⁶. »

J'ai rencontré un soir de boisson un des plus grands spécialistes du dadaïsme au monde et connaissant parfaitement Zurich : Marc Dachy à qui je voulais ici rendre hommage, en guise de conclusion. C'était à

Tokyo, au bar *La Jetée*¹⁷, fréquenté entre autres par le cinéaste suisse Daniel Schmidt et l'allemand Wim Wenders. Je regrette d'avoir un peu « manqué » cette rencontre, dans le sens peut-être des rendez-vous manqués. Dachy avait reçu du biographe de Joyce, Richard Ellmann, un texte de Joyce sur une autre aventure amoureuse de notre homme à Zurich, grâce à l'entremise de Franck Budgen qui écrivit son *James Joyce et la création d'Ulysse*. Il le publia dans sa revue *Luna Park*. Et dire que cet homme est celui qui interviewa Yanase Naoki, le traducteur de *Finnegans wake* en japonais, roman réputé intraduisible, alors que Philippe Lavergne, qui le traduisit en français, mit sept ans à le faire et fit un séjour à l'hôpital psychiatrique par la suite.

J'ai eu l'honneur de donner une conférence sur James Joyce à Zurich, invité par la section de la S.J.É. de cette ville le 17 novembre 2016. La soirée littéraire se tint à la Mission catholique et je parlai pendant plus d'une heure de mon vif intérêt pour la vie du grand écrivain, dans la ville des bords de la Limmat. La rencontre réunit une trentaine de personnes et je remercie encore Marcelle Tendon et ses amis pour leur accueil chaleureux et enthousiaste. Ce texte ne saurait donner un reflet exact de mon intervention, mais constitue un survol et un résumé assez représentatif de mon exposé. (Vincent Froté)

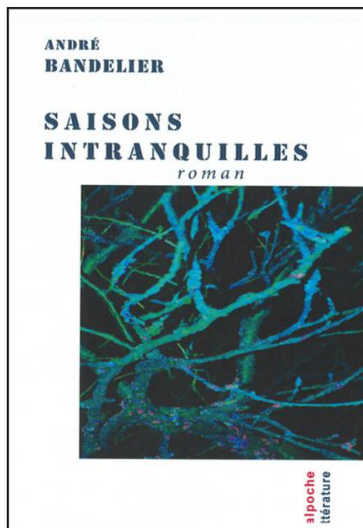
NOTES

- ¹ DUJARDIN, Édouard. *Les Lauriers sont coupés*. Paris: GF Flammarion, 2001.
- ² ROLIN, Olivier. *Sept villes*. Paris, Marseille: Rivages, 1988.
- ³ Voir MALLARMÉ, Stéphane. *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* in Œuvres complètes. Paris: Gallimard, 1945 (bibliothèque de la Pléiade), p. 459.
- ⁴ Voir COMMENT, Bernard. *Les Fourmis de la gare de Berne* in *Même les oiseaux*. Paris: C. Bourgois, 1998. Forel y est brocardé pour ses qualités d'entomologiste, mais aussi d'eugéniste... bien que socialiste.
- ⁵ ELLMANN, Richard. *James Joyce*. Paris: Gallimard; 1987. Tome 2 (collection Tel, 119), p. 79.
- ⁶ Voir note 5, p. 400.
- ⁷ Voir note 5, p. 400.
- ⁸ BÉRARD, Victor. *L'Odyssée d'Homère*. Paris: Mellottée, [1932].
- ⁹ Voir note 5, p. 403.
- ¹⁰ Voir note 5, p. 404.
- ¹¹ JOYCE, James. Œuvres / 1. *Les Morts* in *Dublinois*. Pléiade. Tome 1. P. 265.
- ¹² Voir note 5, p. 405.
- ¹³ Voir note 5, p. 407.
- ¹⁴ Voir note 5, p. 408.
- ¹⁵ SOLLERS, Philippe. *Nora, la belle Irlandaise* in *La guerre du goût*. Paris: Gallimard, 1994 (Folio 2880), p. 489. Paru la première fois dans *le Monde des livres* du 26 octobre 1990.
- ¹⁶ Voir note 5, p. 407.
- ¹⁷ Bar situé dans le quartier de Goldengai, Kabuki-cho. 1 chome à Shinjuku, Tokyo.

Chronique littéraire

Saisons intranquilles

ANDRÉ BANDELIER



C'est un thème douloureux que nous propose ici André Bandelier, celui d'une maladie psychique, la schizophrénie, maladie caractérisée par la perte du contact avec la réalité et le repli sur soi. Elle frappe Tristan, à l'adolescence. Ses parents, Georges et Mathilde Bovernier, se rendent compte peu à peu que quelque chose n'est pas normal. Ils prennent conseil auprès d'un psychiatre qui, dans un premier temps, ne voit pas de raison de s'affoler. Tristan est un adolescent et les choses devraient, avec de la patience, rentrer dans l'ordre. Les années passent cependant sans

apporter la guérison espérée.

Georges Bovernier conduit sa carrière universitaire. Trente ans après le déclenchement de la maladie de Tristan, arrivé à la retraite, il forme le projet de revenir sur le cas de son fils, d'essayer de comprendre ce qui a pu se passer. Comment un adolescent, jusque-là tout à fait normal, peut-il ainsi sombrer dans la maladie ? Est-ce un dérangement profond de la personnalité auquel la médecine n'a encore trouvé aucun remède, ou bien y a-t-il eu, de la part des parents, un comportement inadéquat ? Sa recherche, Georges veut lui donner le caractère d'une enquête sous la forme d'une fiction littéraire. Un premier essai conduit à un échec. Il est vrai que le sujet n'est pas n'importe quel sujet, il appartient en effet au domaine de la plus profonde intimité. Il hésite. À sa femme qui lui conseille de ne pas abandonner son entreprise, il a cette réponse : « Oui, mais Tristan, c'est Tristan. »

Il décide alors de prendre du recul, entreprend, en compagnie de sa femme Mathilde et du plus jeune de ses petits-fils Victor, une expédition

(une méharée) de quelques jours au Sahara. C'est une expérience qu'il connaît déjà pour l'avoir vécue avec ses deux autres petits-enfants. Elle va lui permettre, du moins l'espère-t-il, de faire le point.

Le récit de cette équipée, qui commence le 31 mars 2014, prend la forme d'un journal. L'auteur se montre d'une grande précision dans la description des choses, des plus anodines aux plus importantes. Travail d'un universitaire qui soigne les moindres détails, il utilise un vocabulaire très précis et étendu, qu'il s'agisse de la géographie, de la lumière, des paysages, des aliments. Le lecteur sait tout des dunes, des ergs, des regs, des hamadas. L'ombre de Tristan, pendant ce voyage, est omniprésente. Le narrateur se pose aussi la question de sa propre capacité à mener son enquête. Tout à coup, en effet, l'idée de la vieillesse l'envahit. Cela prend un tour inquiétant: « Je dois me méfier des effets délétères du vieillissement sur mon comportement, des frustrations que la dégénérescence, inéluctable, entraîne. » Il conclut par: « Le courage de ses sentiments, même à soi-même, est plus difficile que le courage de ses opinions. » Bien que très compréhensif à l'égard de la passivité de son fils (le temps lui a appris la patience), il arrive parfois à Georges de s'énerver, car il a reçu une éducation — celle que l'on dispensait à l'époque de son enfance et de son adolescence — qui ne laissait aucune place à la sensiblerie. Il fallait faire face et avancer. Mathilde — mais c'est la mère — est plus compréhensive, elle a d'ailleurs toujours été très proche de ce fils et elle est prête à tout accepter de lui avec une admirable abnégation. Bien qu'ayant maintenant atteint la cinquantaine — une cinquantaine rondouillarde, dit le narrateur —, celui-ci reste pour elle l'équivalent d'un adolescent qu'il faut protéger.

Des souvenirs douloureux, parfois heureux aussi, reviennent à la surface. C'est le voyage à Paris, avec les grands-parents, Eugène et Élise, qui sont un brin hésitants et empruntés dans la grande ville, ce qui amuse leurs fils et petit-fils. Tristan, quant à lui, y est parfaitement à l'aise. Il est d'autres souvenirs qui laissent un goût amer, comme ce voyage au Kunstmuseum de Berne. Tristan refuse de faire la visite du musée avec ses parents. Il disparaît. Ceux-ci, rongés par le souci, se mettent à sa recherche, le retrouvent finalement à la *Kantonspolizei Bern* où, affolé, il avait trouvé refuge.

Le passage consacré ici à Rodin et à Camille Claudel témoigne d'une grande sensibilité et d'une subtile intelligence. Le narrateur relève le caractère de ce couple, à la fois créateur et destructeur. À propos de Camille, il note, ce qui n'est peut-être pas fortuit, « la fragilité de l'amante

et de la femme artiste, la géniale praticienne de Rodin qui s'est enfoncée jour après jour dans la décrépitude après leur séparation ».

La tension entre le père et le fils peut prendre des dimensions inquiétantes. C'est ainsi qu'un jour, ils en sont venus aux mains, le père ne supportant plus la musique (le bruit ?) que le fils leur fait subir à une heure indue, à Mathilde et à lui. La révolte, l'incommunicabilité entre les êtres, la souffrance, telle est la conclusion que l'on peut tirer de cet épisode. On salue la sagesse de Mathilde qui pense qu'il ne sert à rien de s'acharner et que, s'il y a une solution, elle ne peut venir que de Tristan lui-même. Suit encore un autre incident. Il survient à la station de Neubourg. Tristan, en pleine déprime, évite de justesse d'être emporté par un train. Il se rend ensuite à la gare aux marchandises où, de rage, il brise une vitre. Il est alors interné dans un hôpital psychiatrique d'où il va s'échapper. Son père, parti à sa recherche, le retrouve à genoux, prostré et refusant tout dialogue.

Au cours de son travail d'introspection, Georges se souvient d'un événement survenu au cours de son adolescence et qui semble l'avoir marqué. Son oncle Francis l'avait invité un jour dans un établissement public et l'avait présenté à ses amis comme étant le fils à l'Eugène. L'un de ces derniers déclara alors : « C'est bien le fils à l'Eugène, mais en moins beau ! » Une réflexion susceptible de provoquer une vive et durable blessure. Le roman se termine par un constat d'impuissance.

On ne saurait trop insister sur la qualité des descriptions et des évocations. André Bandelier fait preuve, par exemple, d'une belle capacité à décrire la tempête de sable qui s'abat un jour sur la caravane. On lit : « Le martèlement des gravillons sur la tente continue. La tempête connaît de rares bonaces entrecoupées de puissantes rafales, comme si on tirait à mitraille. »

Ce phénomène le ramène au célèbre poème de Victor Hugo, *les Djinns*, dont les rythmes évoquent de manière si juste la puissance des éléments. Le calme après la tempête est parfaitement rendu dans les lignes que voici : « L'arène est encore ternie par les ombres de la nuit. Levant les yeux, je m'étonne d'un ciel serein, faible rosissement au bas de l'horizon qui s'efface progressivement vers un firmament myosotis, où trône, très haut, le demi-cercle de la lune à son premier quartier. »

La vie dans le désert est rude. On y apprend à apprécier les choses les plus simples. Ainsi : « L'oasis offre des consolations : un abreuvoir où nous trempions nos pieds fatigués dans une eau claire et agréablement fraîche : une banane, des oranges savoureuses. » Le narrateur exprime, à

plusieurs reprises, sa fascination pour les couchers de soleil comme dans les lignes que voici: « Le soir, ah, ce dernier coucher de soleil saharien ! Sitôt l'astre disparu, entre les rouges et les bleus, un rayon vert ? un rayon bleu-vert, je puis le jurer, le cliché pris pourrait en attester. » La randonnée établit des complicités étonnantes entre des êtres que rien, en apparence, n'aurait rapproché. Ainsi, à la fin de la méharée, le chameelier Hussein s'apprête à prendre congé de ses clients. Il a vécu avec eux une expérience humaine intense et il s'en va après avoir donné l'accolade.

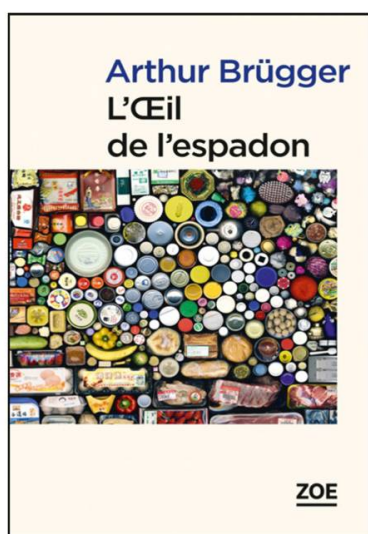
On lit avec un intérêt soutenu ce roman marqué par la souffrance et qui peut apparaître comme une thérapie. (Philippe Wicht.)

Édition des Malvoisins, 2016 (120 pages).

André Bandelier, écrivain et historien, a enseigné la langue et la civilisation françaises à l'université de Neuchâtel. Il est l'auteur, notamment, Des Suisses dans la République des Lettres, de Tiananmen pour décor, chronique pékinoise et de Nuits arc-en-ciel. Il a publié la correspondance partielle des poètes Alexandre Voisard et Maurice Chappaz sous le titre de Liberté à l'aube.

L'Œil de l'espadon

ARTHUR BRÜGGER



« En général j'évite de parler tant que je suis pas obligé. C'est que quand je suis stressé j'ai ce qu'on appelle un défaut d'élocution et j'ai beau être allé chez la logopédiste étant petit, elle a rien logopédisté du tout. Un petit défaut de rien du tout, on me dit parfois. Tu parles. C'est comme si les mots voulaient pas sortir de ma bouche et qu'ils jouaient avec ma langue, ils la chatouillent en se moquant de moi, ils veulent pas cracher le morceau, alors ça reste coincé là dans la gorge avec la honte et puis ça sort tout d'un coup, d'un seul souffle. » C'est ainsi que s'exprime Charlie, le

narrateur et personnage principal du premier roman d'Arthur Brügger, *L'Œil de l'espadon*. Il est poissonnier dans un supermarché. On découvre ce « petit monde » à travers le prisme de son regard tantôt naïf, tantôt intelligent et acéré sur son environnement. Un style imitant l'oral est utilisé tout au long du texte ; Charlie n'est d'ailleurs pas loin de faire penser au personnage de Momo dans *la Vie devant soi* de Romain Gary (ou plutôt Émile Ajar). Rien de très étonnant au fond pour quelqu'un qui fait partie de l'AJAR (Association des jeunes auteurs romands, qui vient de publier un roman collectif remarqué intitulé *Vivre près des tilleuls*). Il y a clairement chez Arthur Brügger un plaisir de jouer avec les mots, par le truchement de son personnage principal : « Les poissons se font des blagues de poisson, sans l'ombre d'un doute ! Ils se lancent des perches à n'en plus finir, sont lamproies au doute, voient rouget, se disputent, se retrouvent dans de boudroie ! » ; « En attendant, j'ai du poisson sur la planche. » Néologismes, expressions françaises distordues et réadaptées dans un registre poissonnier sont courants et contribuent aux touches d'humour qui jalonnent l'ouvrage. Charlie décrit la réalité par l'intermédiaire de ce qu'il connaît, d'où la comparaison entre un livre et une sole : « C'est une belle couverture, toute simple mais épaisse, rugueuse comme la peau d'une sole entière. »

Pourtant, le travail dans un supermarché n'a rien de rose et Brügger le montre à merveille: « Dans le magasin ce samedi, il y a plus de clients que jamais. C'est le stress, la course, le temps file et je sais qu'en rentrant tout à l'heure je serai complètement lessivé. Parfois après un samedi comme ça, je me douche et je dors douze heures d'affilée. J'ai sacrément mal au dos depuis quelques jours, à force de porter les caisses en sagex, de couper l'espadon, de m'agiter dans tous les sens, de me pencher pour nettoyer tous les recoins de la poissonnerie et recommencer le lendemain, et le surlendemain, et la semaine prochaine, et celle d'après, ainsi de suite. » Le stress, les cadences et les horaires imposés sont difficiles à supporter pour les corps des employés en souffrance. Les énumérations de tâches montrent leur pénibilité et leur répétitivité. Les conditions de travail sont rudes pour un salaire qui n'a rien de mirobolant. On a l'impression d'être dans un système où les jours, les mois et les années se ressemblent: « Les saisons filent au Grand Magasin, pourtant il fait la même température toute l'année, les clients sont les mêmes toute l'année, nos habits sont les mêmes toute l'année, les poissons varient un peu mais globalement, ce sont les mêmes toute l'année, et les promos s'enchaînent, en boucle, toute l'année, c'est comme une gigantesque répétition, une machine qui s'arrête jamais, sauf le soir, quand le magasin ferme, mais ça dure jamais longtemps, le lendemain tout recommence. » Un supermarché, c'est « une machine » qui tourne toujours de la même manière. Ses employés sont pris dans les engrenages et font fonctionner un système qui aboutit à une uniformisation des produits, des comportements, des besoins, de la société tout entière. Arthur Brügger nous montre avec une étonnante lucidité une sorte de Voreux du *xxi*^e siècle.

Le gaspillage est consubstantiel au système. Il fait partie des procédures: « Moi aujourd'hui je *dois* jeter toutes les crevettes et les rougets. Juste parce que ça tient pas jusqu'à lundi et que dimanche c'est fermé. Et savoir que ce soir je vais manger des pâtes sauce tomate... On met tout dans un grand bac, mélangé avec ce qui vient de la charcuterie et de la volaille, et évidemment les entrailles des poissons qui viennent de la poubelle de la table de travail qu'on doit aussi vider. Et puis ensuite je range le rayon » (c'est nous qui soulignons). Le fait de détruire dans des proportions gigantesques de la nourriture qui est encore parfaitement consommable ne doit plus choquer personne, puisque c'est une étape des tâches de l'employé. Pourtant Charlie s'interroge et se révolte contre ces pratiques.

Sa rencontre avec Émile, un artiste qui effectue un reportage photographique sur le gaspillage dans les supermarchés, va contribuer à

pousser plus loin ses réflexions, à agir. Grâce à Émile, il va également découvrir la littérature au travers de soirées consacrées à la lecture dans l'étage réservé à l'élimination des déchets. Ils vont lire les livres voués à la benne : « Quand je ressors, je remarque qu'au fond du niveau zéro il y a plein de livres qui sont entassés et qui forment plusieurs colonnes, je lui [à Émile] demande si c'est à lui et il me dit que ça dépend, pas tout. Certains ce sont les livres avec des défauts, écornés, déchirés, bref, les livres qu'on ne peut plus vendre au Grand Magasin alors il faut les jeter. Lui, ça lui fait de la peine, il préfère les garder, les entasser et puis les lire. Je pense que ça lui prendra sacrément du temps, mais d'un autre côté c'est une bonne idée, il faudrait que je trouve aussi une idée comme ça pour recycler les poissons périmés, je lui dis, mais la différence c'est qu'un livre, ça a pas d'écaillés. Là il reste pensif un moment et puis il me propose de m'asseoir à côté de la petite table contre le mur sur laquelle il était penché pour lire. »

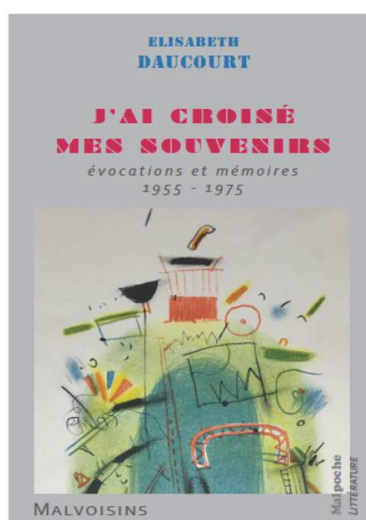
À travers son premier roman, Arthur Brügger nous pousse à nous interroger sur les dérives du capitalisme qui induit un gaspillage invraisemblable ; il nous incite à réfléchir sur ce qui empêche Charlie — et par la même occasion, sur ce qui *nous* empêche — de se révolter contre ce système. Bouleverser la routine et les habitudes n'est pas chose aisée. La littérature peut y contribuer. (Valéry Rion.)

Éditions Zoé, 2015.

Arthur Brügger vit et travaille à Lausanne. Diplômé de l'institut littéraire suisse, il est parmi les lauréats du prix du Jeune Écrivain 2012, pour sa nouvelle Trompe-l'œil, parue en recueil chez Buchet-Chastel (prix du Jeune Lecteur). L'Œil de l'espadon a reçu le prix Bibliomedia 2016.

J'ai croisé mes souvenirs : évoqueries et mémoires 1955 - 1975

ÉLISABETH DAUCOURT



On est sensible à cette suite ininterrompue de: « Je me souviens. » Les souvenirs d'Élisabeth Daucourt ne suivent aucun ordre systématique. Ils se pressent dans sa mémoire qui les restitue alors simplement sur la page blanche. Ce livre ne se raconte pas. Il faut le déguster, se laisser séduire par les surprises qu'il réserve. Pour celui qui a connu l'époque déjà lointaine évoquée par l'auteur, tout ce qu'elle dit est juste, restitue bien les faits, les circonstances, l'atmosphère, les expressions qui la caractérisent.

Comment justifier, par exemple, la rencontre de « je me souviens de ceux qui faisaient leurs Pâques » et « je me souviens des premiers T-shirts ». Rien, sinon que pour Élisabeth Daucourt, ils constituent deux éléments qu'elle associe à une même période de son existence. Ils appartiennent au même passé, à la fois personnel et de portée générale. Ils distillent aussi une douce nostalgie.

La narratrice se souvient de cet ancien évêque qui avait déclaré (c'était certainement à l'occasion d'une confirmation): « Je me souviens d'un grand mystère confié aux petits de M^{gr} von Streng, évêque de Bâle et Lugano. » (Tel était encore le titre de ce prélat dans ces années-là.) Elle ajoute, peut-être un brin perplexe ou ironique: « Je me souviens que le mystère restait entier. »

La vie sociale, à cette époque, était largement rythmée par les cérémonies religieuses: « Je me souviens du chapelet, des vêpres qui, en hiver, stoppaient les descentes en luge. » L'auteur n'oublie pas de relever, avec une certaine malice, une pratique qui paraît incongrue aujourd'hui, soit: « Des absences relevées par le curé. » En effet, les absents aux

messes du matin, par exemple, étaient repérés et recevaient une punition. Autres temps, autres mœurs!

Élisabeth Daucourt voit encore avec précision un personnage qui a depuis longtemps disparu des églises, le bedeau: «Je me souviens du bedeau, en grand appareil: queue-de-pie, bicorné galonné, épaulettes à franges dorées; s'aidant d'une hallebarde, arpentant nef centrale, nef latérale.» Il remplissait une tâche importante: assurer l'ordre dans l'église pendant la messe. Curieusement, Élisabeth Daucourt fait suivre cette phrase par «je me souviens des jupes larges, froncées, en tissu vichy», qui n'a aucun rapport.

Une observation très caractéristique, elle illustre combien étaient modestes les moyens financiers de la majeure partie de la population: «Je me souviens des souliers trop petits auxquels on coupait le bout pour que guigne le gros orteil; pour grandir sans dépenser.» De même, il n'était pas rare de retourner les habits pour qu'ils fassent plus d'usage.

On ne résiste pas au plaisir de citer: «Je me souviens de: «Mais arrête voir!», pour «arrête donc!», 'oir étant la prononciation régionale du verbe voir, le *v* étant amui. Le souvenir se loge parfois dans la sensation. Ainsi: «Je me souviens de la brillante.» Un produit courant en ce temps-là, mais qui évoque aussi des époques bien antérieures.

Le texte est précédé d'une belle préface signée André Wyss, professeur honoraire de l'université de Lausanne, et suivi de références historiques, culturelles, politiques et diverses, de même que d'un glossaire du parler et du patois régionaux.

J'ai croisé mes souvenirs est un livre attachant. (Philippe Wicht.)

Édition des Malvoisins, 2016 (97 pages).

Élisabeth Daucourt a grandi en Ajoie. Licenciée en lettres françaises et italiennes, elle enseigne quelques années à Porrentruy puis, jusqu'à sa retraite, à Genève. Elle est l'auteur de nouvelles publiées dans différents collectifs et d'un recueil, Si l'on revenait..., paru en 2015. Ses textes font souvent des clins d'œil à son Jura natal.

Tous les lointains sont bleus

DANIEL DE ROULET



Daniel de Roulet a réuni dans *Tous les lointains sont bleus* plusieurs textes rédigés lors de ses différents voyages. Il s'agit aussi bien de carnets que de lettres dont l'ensemble paraît de prime abord assez hétéroclite pour ne pas dire disparate. Puis, à la lecture, on se rend compte que ses textes dialoguent entre eux, parfois de manière étonnante.

Tout d'abord, le voyageur est, partout où il va, écrasé par l'uniformisation, conséquence directe du processus de mondialisation. Les hôtels se ressemblent tous, où que l'on se trouve et ce, dès 1979 : « Tous les hôtels se valent, tous les petits déjeuners aussi. Circulez, circulez, il n'y a rien à voir de local. [...] Vous êtes les bovidés de la globalité du marché. Prenez place en silence, et moi comme vous. Si vous avez des remarques, formulez par écrit les améliorations que vous entendez apporter. Appréciez le petit déjeuner universel, vous n'êtes qu'un rouage de la machine travail. Si ce système ne vous convient pas, il reste quelques places à prendre dans les arrière-cuisines et dans les buanderies. Mais il faudra vous lever bien plus tôt encore. » L'auteur décrit de manière critique le fonctionnement et les dérives du système capitaliste, empreint de procédures d'amélioration et de normes en tout genre, qui broie les particularismes, les identités et qui réduit à néant tout individu qui n'entrerait pas dans le cadre fixé par le système. L'hôtel d'Abidjan de l'extrait ci-dessus est peu ou prou le même que celui de Vancouver lors du séjour de l'auteur dans cette ville en 1995 : « La chambre d'hôtel comme dépouillement. J'ai tout (soins du corps, nourriture, habits rangés, télévision, téléphone) et je n'ai rien. Parce que chacun a le même sur trente étages. Quinze fois par étage, les deux sachets de sucre, les trois savonnettes, la bible dans le tiroir, le mode d'emploi de la sortie de secours. » L'abondance, ou plutôt la surabondance, à force d'excès,

aboutit au sentiment inverse: le dénuement le plus total. La critique de l'uniformisation des comportements apparaît également dans la description précise, mécanique, intemporelle d'un supermarché de Brighton.

Christian Garcin disait «le touriste traverse les lieux, le voyageur est traversé par les lieux». De ce point de vue, Daniel de Roulet est un véritable voyageur qui essaie de transcrire le génie du lieu dans lequel il se trouve. Il passe par des lieux marquants de l'histoire du xx^e siècle et on ressent, à la lecture des passages sur Auschwitz, Buchenwald ou les rives de la Kolyma en Sibérie, toute la charge tragique que ces endroits portent désormais en eux, marqués au fer rouge par l'horreur concentrationnaire. Le paysage est parfois porteur de deuil, comme la vue sur Manhattan que Roulet contemple depuis le bureau de son éditeur juste après les attentats terroristes du 11 septembre 2001. Il en va de même lorsque l'auteur parcourt en 1998 la ville de Sarajevo qui porte encore les stigmates du conflit des années précédentes. Le paysage est balafé par les activités humaines, en témoigne la construction des murs ou des barrières comme à la frontière américano-mexicaine, qui n'est pas sans faire penser au mur de Berlin comme le relève l'auteur avec humour: «Le 20 janvier 2006, dans le désert des États-Unis, j'ai longuement suivi la frontière avec le Mexique. Il s'agit d'un triple grillage surmonté de barbelés, agrémenté de projecteurs, de caméras, et d'un chemin de ronde. À côté de cela, l'ancien mur de Berlin fait figure de jeu Lego pour les enfants et l'entrée au palais de l'Élysée ne serait qu'une passoire.»

Il n'y a pas que des aspects tragiques qui sont évoqués. Par hasard, Roulet s'est retrouvé au milieu de liesses populaires, comme au Nicaragua en juillet 1979: «On serait bien restés là, sur la plage, au milieu des gamins moqueurs. Pour une fois, on a vu une révolution qui réussit, des gens heureux d'avoir gagné, même si on sait que, bientôt, la contre-révolution, le goût du pouvoir ou la corruption auront raison de ce bonheur-là. C'est rare d'assister à ces quelques jours où un autre monde semble possible.» La révolution sandiniste marque en effet un éventail de possibles qui seront déçus, l'auteur assiste néanmoins à ce moment d'effervescence et d'enthousiasme révolutionnaire avec une émotion certaine.

L'auteur emploie souvent un ton sarcastique et humoristique, parfois grinçant. Pour lui, la littérature doit être un instrument de critique du monde. Toute critique bien ordonnée commence par soi-même: «C'est exactement comme cela que j'imaginais la scène quand j'avais quinze ans: un jour j'arriverais à Paris comme auteur, une femme aurait réservé

une chambre à mon nom. Un bonheur indécent me serre la tête. La porte de verre de l'hôtel s'ouvre, automatique, accueillante. Le portier a l'air grincheux. Avant que je ne m'annonce, il dit mon nom. Puis devant mon air trop béat, il ajoute, je le jure: — Quel plaisir de voir un homme heureux. Vous venez pour le Salon de l'agriculture ? » Roulet fait donc preuve d'autodérision quant à son propre ego d'écrivain.

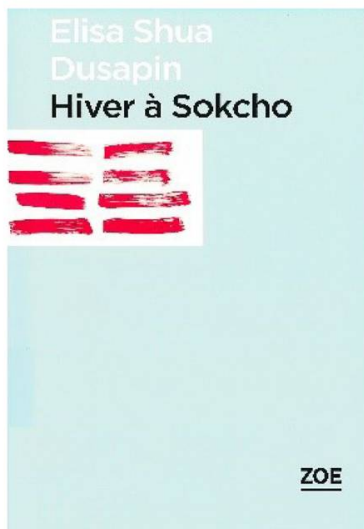
Écrivain, il l'est sans aucun doute, vu l'acuité du regard qu'il parvient à poser sur le monde qui l'entoure. C'est d'ailleurs souvent pour parler de ce métier qu'il voyage. Il anime des ateliers d'écriture, parle de la francophonie et son franc-parler n'est pas toujours bien reçu, surtout dans les pays où la liberté d'expression est limitée. Par ailleurs, la littérature est aussi présente dans ses récits de voyage lorsqu'il part sur les traces d'autres écrivains illustres que l'on découvre en creux, comme George Orwell qui résidait sur l'île de Jura où Roulet s'est rendu, ou Varlam Chalamov qui accompagne le voyageur dans son parcours sur les berges de la Kolyma où se trouvent les vestiges des goulags. (Valéry Rion.)

Éditions Phébus, 2015 (248 pages).

Né en 1944, grand voyageur, Daniel de Roulet a passé son enfance à Saint-Imier. Il a suivi une formation d'architecte à l'école polytechnique fédérale de Lausanne. Puis il a travaillé comme informaticien dans de grandes entreprises à Zurich, Soleure et Genève. Depuis 1997, il se consacre entièrement à l'écriture et réside dans un village de Franche-Comté. Il a été en 2015 lauréat du prix Culture et Société de la ville de Genève.

Hiver à Sokcho

ELISA SHUA DUSAPIN



« Elle a vu la main de Cosey tracer une montagne enneigée sur du papier, et tout son roman est né de la pureté de ce geste¹. » Telle est la genèse d'*Hiver à Sokcho*, le remarquable premier roman d'Elisa Shua Dusapin. Où le lecteur découvre une vision du monde forgée dans le métissage culturel, une atmosphère envoûtante, une belle maîtrise du récit et une écriture très originale.

Sokcho, Corée du Sud : son port de pêche, ses plages sur « un littoral griffé par les barbelés » (la Corée du Nord est à deux pas) ; ses monts immaculés en fond d'écran ; ses couleurs de ville « Playmobil » et cette odeur de poulpe qui flotte dans l'air, omniprésente. C'est l'hiver, morte saison touristique, et les êtres et les choses sont comme gelés dans l'attente. Dans ce décor mélancolique s'esquisse une relation improbable entre deux solitaires, un auteur de bande dessinée français en quête d'inspiration pour son prochain album et une jeune Coréenne cuisinière et femme à tout faire dans une pension décrépite, en recherche d'elle-même et de l'orientation à donner à sa vie.

Il s'appelle Yan Kerrand, a les humeurs changeantes du ciel normand qui l'a vu naître, ce ciel pommelée cher à Monnet. On ignore le nom de la narratrice, née des amours d'une poissonnière et d'un Français de passage. Mais, par touches impressionnistes, le personnage se révélera au fil du récit. De Kerrand, on ne saura guère plus que son exigence fanatique de perfection artistique et son désir de bousculer les cadres — ses personnages semblent vouloir s'échapper des vignettes. Sa démarche esthétique est une sorte de miroir tendu à la jeune Coréenne qui l'épie lorsqu'il dessine : un miroir où questionner son identité et sa féminité. Elle rêve « d'exister sous sa plume, dans son encre » ; il la trouble, elle cherche à se rapprocher de lui — elle dort dans la chambre contiguë, respire son odeur dans les vêtements qu'elle lave pour lui ; à 58 ans, il pourrait aussi

être une figure du père absent. « Il m'a fait découvrir quelque chose que j'ignorais, cette part de moi là-bas, à l'autre bout du monde. »

Les conversations sont souvent laconiques, ponctuées d'équivoques, de malentendus, de silences parfois brûlants. Mots qui affleurent à l'intime, sans jamais s'y attarder. Ou si peu. En pointillés, l'espace d'un rapprochement possible. Les corps se frôlent, les âmes aussi, dans le jeu des attirances et des répulsions. Elle l'émeut, mais il ne goûte jamais les plats qu'elle prépare pour lui, dans un rituel tout de précision et de sensualité; il aime son regard, mais elle ne saisit pas toujours les intonations de ses phrases. Lorsqu'ils visitent ensemble la zone-frontière entre les deux Corées, il la rejoint dans son malaise, ose lui prendre la main. Mais franchiront-ils la frontière invisible dessinée en creux par leur pudeur, leur manque, leur désir?

Tout est vu à travers le prisme de la subjectivité de la narratrice, anti-héroïne au destin suspendu: entre l'enlèvement provincial à Sokcho et Séoul — où elle a étudié —, cette « ville qui se cambre et se déhanche et croît toujours plus haut »; entre son fiancé Jun-oh, jeune mannequin obnubilé par sa plastique, et l'étranger séduisant, en proie aux affres de la création; entre les rêves de mariage que sa mère nourrit pour elle, et un « être-à-elle » aux contours incertains.

La relation mère-fille est intéressante; empreinte d'une sèche tendresse, étouffante et à la limite du toxique. Dans un étrange renversement des rôles, la mère ne peut dormir que lovée contre sa fille. La nourriture semble être un moyen de communication privilégié: la mère transmet son savoir à sa fille et la gave, physiquement et psychologiquement: « Tu es si belle quand tu manges ma fille »; à tel point que celle-ci se fait vomir en réponse aux injonctions maternelles.

En filigrane de ces rapports ambigus, l'image d'un pays tiraillé entre ses traditions millénaires et une modernité parfois outrancière — dont le recours à la chirurgie esthétique comme outil d'occidentalisation n'est qu'un exemple. Et surtout, un pays cruellement amputé d'une part de lui-même: « Vos plages, la guerre leur est passée dessus, elles en portent les traces mais la vie continue. Les plages ici attendent la fin d'une guerre qui dure depuis tellement longtemps qu'on finit par croire qu'elle n'est plus là, alors on construit des hôtels, on met des guirlandes mais tout est faux, c'est comme une corde qui s'effile entre deux falaises, on y marche en funambules sans jamais savoir quand elle se brisera, on vit dans un entre-deux, et cet hiver qui n'en finit pas. »

Hiver à Sokcho séduit par une atmosphère de huis-clos « à la Duras » très prenante, saturée d'odeurs exotiques. Par une technique narrative impressionnante, jusqu'à la superbe mise en abyme finale, lorsque tout se dilue et retourne dans les limbes de la création artistique — le trait de Kerrand, les mots de l'auteur. Et, justement, par une écriture blanche qui suggère beaucoup avec une économie de moyens — on pense à la subtile densité du haïku — et qui laisse pour le lecteur comme des « traces de pas sur la neige »...

On attend avec impatience les prochaines œuvres de cette jeune auteur prometteuse, qui s'est ouvert une voie personnelle et originale dans le monde des lettres. (Christiane Lièvre Schmid.)

Éditions Zoé, 2016 (140 pages).

Elisa Dusapin est née en 1992 à la confluence de deux cultures — française par son père, coréenne par sa mère. Elle a grandi entre la Corrèze, Paris et Porrentruy, où elle a obtenu sa maturité en 2011. Son goût pour l'écriture l'a menée à l'Institut littéraire suisse de Bienne, d'où elle est ressortie diplômée en 2014. C'est ensuite l'université de Lausanne en vue de l'obtention d'un master en français moderne.

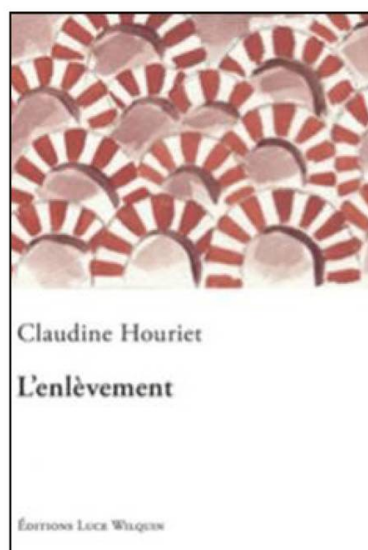
Hiver à Sokcho, publié en 2016, est le premier roman d'Elisa Dusapin. Son talent a été unanimement salué par la critique et lui a déjà valu plusieurs distinctions prestigieuses dont le prix Robert Walser et le prix Régine Deforges. La jeune femme nourrit également une passion pour le théâtre et pour la musique — son violon la suit dans ses voyages aux quatre coins de la planète.

NOTES

¹ « Elisa Shua Dusapin : La femme du train », Supplément de *l'Hebdo*, Payot Librairie, automne 2016. Allusion au reportage sur les auteurs de B.D. effectué par la jeune femme dans le cadre d'un stage à la T.S.R.

L'Enlèvement

CLAUDINE HOURIET



La famille Blanchard, composée du père, Fabien, de la mère, Clara, et de la fille, Marielle, vit une existence heureuse jusqu'au décès accidentel de cette dernière. À partir de ce moment-là, rien ne va plus. La mère refuse d'admettre l'évidence. Pour elle, sa fille vit toujours. Elle est donc dans un déni absolu. En outre, elle devient irascible et se coupe ainsi de tous ses amis. Ses rapports avec son mari se dégradent au point qu'elle finit par le quitter. Elle s'en va « avec sa fille » qu'elle tient en vie par la seule force de son amour, et qui n'existe que par elle. Elle se rend tout d'abord en Bretagne, une région où la famille,

quelques années plus tôt, avait passé des vacances qui avaient laissé un merveilleux souvenir à Marielle. Clara est persuadée qu'elles y vivront une existence harmonieuse. Ce fut ensuite New York, qu'elle avait visitée plusieurs années auparavant en compagnie de son mari, une ville dont l'animation, l'architecture verticale, la diversité, la richesse des musées l'avaient fascinée. Elle est pleinement dans son fantasme. Les débuts sont idylliques. Elle tient en vie son fantôme avec lequel les liens deviennent cependant plus difficiles au fur et à mesure du développement de l'adolescente. En somme, Claudine Houriet fait vivre à la fille défunte tout ce que pourrait connaître un être de son âge. La mère, elle, connaît les angoisses qui seraient les siennes si sa fille était encore en vie. Ainsi, Marielle est censée s'encanailler dans les bas-fonds de la ville, s'adonner à la drogue, à l'alcool, avoir des relations sexuelles avec un zonard, bref, mener la vie d'une fille perdue. Durant son séjour, Clara fait la connaissance d'un homme, Michael Keegan, avec lequel elle vit une heureuse relation d'amitié. Celui-ci, en effet, la comprend, accepte de jouer le jeu que personne d'autre n'avait voulu jouer avant lui. Lasse de la vie new-yorkaise, elle décide ensuite de s'établir sur une île dans l'intention d'arracher sa fille aux mauvaises fréquentations. Finalement, elle se rend à Cordoue, une cité ensorcelante qu'elle avait connue autrefois et qui

lui a laissé une impression profonde. De plus en plus fatiguée, elle va consulter un médecin.

Le verdict est alors sans appel : cancer, une nouvelle qu'elle semble accueillir avec résignation, son énergie vitale et sa capacité à faire face étant maintenant épuisées. Quant à Fabien, le mari abandonné, il vit très mal la séparation. Périodiquement, comme pour accroître encore sa douleur, il reçoit une carte postale supposée avoir été écrite par sa fille, Clara ayant réussi à imiter l'écriture de Marielle. Bien qu'étant parfaitement conscient de la supercherie, il finit cependant par ressentir un trouble, un malaise, tant la ressemblance avec l'écriture de sa fille est patente. Il fait la connaissance de Félix, le frère de sa femme, qui avait jusque-là refusé tout contact. Homme des bois, vivant dans la solitude en Finlande, sous une apparence rugueuse, il se révèle d'une extrême sensibilité, capable de comprendre les situations les plus compliquées et les moins accessibles à la raison positive. Fabien va aussi vivre une aventure avec une femme, Lola, relation exclusivement charnelle dans laquelle l'amour n'a aucune place. À son propos, il a cette formule va-charde : « Malgré ses formes replètes, elle pesait aussi peu qu'une plume dans mon existence. »

Le roman ne vaut pas seulement par son intrigue. L'auteur, femme de culture, éprise de beauté, exprime cette attirance avec un rare bonheur. Ainsi, devant le tableau des *Montagnes à Saint-Rémy* de Van Gogh, elle écrit : « L'émotion me submerge. Le moutonnement des oliviers, le soulèvement tempétueux des rochers, leur poursuite sur la clarté implacable du ciel. Je retrouve la parole pour indiquer à ma fille le rythme nerveux des coups de pinceau, le bleu, l'ocre, le jaune, le sépia et le trait noir qui souligne le contour des montagnes. Le tourment de l'artiste, la folie qui le guette donnent un frémissement dramatique au tableau ». Elle conclut, en apparence ravagée par l'émotion, que c'est un tableau « habité ». L'art de traduire par des mots les sentiments provoqués par la peinture !

Le sentiment maternel l'emporte sur toute autre considération chez Clara. Les prestiges de l'art s'effacent devant les chagrins de sa fille. On lit : « Mon bonheur a disparu. Le peintre a beau multiplier la magie de ses couleurs, elles ne m'atteignent plus. Le moment de grâce s'est terni. Et l'ombre qui monte en moi ressemble au désespoir. » La dernière phrase surtout exprime le désarroi de celle qui se sent impuissante à soulager la souffrance de sa fille.

La nature de l'arrière-automne tout en nuances, Claudine Houriet la voit ainsi : « Les bosquets avaient laissé tomber à leurs pieds un tapis de feuilles colorées et élevaient leurs branches vers le ciel comme des

suppliants.» Plus loin, on lit encore : « Nous longions parfois la rivière qui avait été le lieu de notre rencontre. Nous la suivions en silence. Nous contentant de la musique des eaux grossies par les pluies récentes, qui faisaient danser à leur surface les nuages et emportaient des éclaboussures de lumière. »

Le comportement et la psychologie des êtres tiennent bien sûr à des caractéristiques personnelles innées. Mais les événements qui ont marqué l'existence jouent aussi un rôle. Ainsi, Félix, le bourru, parce qu'il a été rabroué par sa mère, a cette remarque pleine de subtilité : « Je crois que je m'endurcissais pour résister à l'autorité maternelle. » Il s'agissait pour lui de se forger une carapace pour affronter la rugosité de la vie.

Lorsque l'auteur évoque l'hiver new-yorkais, elle le fait en des termes particulièrement convaincants : « Tout était encapuchonné et brodé de blanc. Le pont de Brooklyn, que nous traversâmes en silence, n'était plus qu'un poème de dentelle immaculée au-dessus des eaux vertes du fleuve. Je vis se dresser dans la neige, fantômes issus d'un autre monde, les anciens buildings sur le ciel blafard. Mystérieux, un peu angoissants. Avec la silhouette noire des passants à leur pied et les branches nues des arbres dessinant sur les façades leurs paraphes élégants. »

L'enthousiasme qui s'empare de Clara lorsqu'elle parle d'architecture s'exprime dans les termes que voici : « J'ai aimé infiniment l'architecture, surtout l'art roman, son intériorité proche de la perfection. Les voûtes en plein cintre. Les chapiteaux qui déclinent l'histoire de la Bible comme on la dirait aux enfants. » Elle oppose probablement ici l'art gothique, flamboyant, extraverti aussi, à la simplicité du roman, plus apte à exprimer l'intimité et la spiritualité.

Le séjour à Cordoue est l'occasion, pour Clara, d'évoquer la beauté de la mosquée, la Mezquita : « Nous touchons à un mystère, la beauté et l'harmonie nous attendent. Une sorte d'allégresse m'envahit et je pénètre dans la mosquée. » Il est aussi l'occasion de se souvenir de ce jour où, en compagnie de son mari Fabien, elle a découvert la ville. Moment de grâce et de nostalgie : « Je regarde s'éloigner Fabien et la jeune fille que j'étais. »

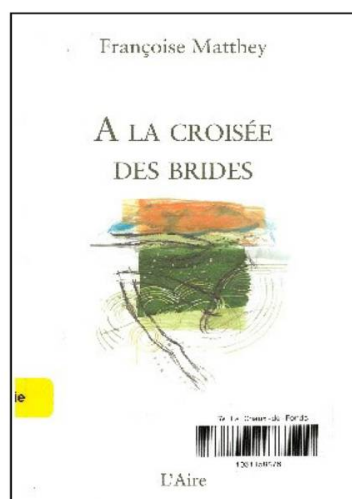
Claudine Houriet conduit son récit avec un art consommé. Elle le soutient sans faiblesse tout au long des 200 pages du livre et réussit l'exploit de rendre son histoire vraisemblable, ce n'est pas là le moindre de ses mérites. Le style est simple, direct, élégant, limpide. Du point de vue de sa composition, le roman est fait de courts chapitres dans lesquels s'expriment, à la première personne du singulier, alternativement, Clara, Marielle et Fabien. (Philippe Wicht.)

Éditions L.Wilquin, 2016 (203 pages).

Claudine Houriet est peintre et écrivaine. L'Enlèvement est son neuvième opus. Parmi ses dernières œuvres, on peut citer: Une aïeule libertine (roman) et le Mascaret des jours (nouvelles). Elle est aussi l'auteur de recueils de poésie dont l'Obsidienne de la nuit.

À la croisée des brides

FRANÇOISE MATTHEY



L'humble et douce héroïne de ce récit poétique signé Françoise Matthey est... une jument qui habite un « pays d'hiver » — un pays « vêtu de blanc » où, « de la Saint-Martin à la Saint-Jean, tu entendras chanter les vents¹. »

La poétesse, arrivée à un carrefour de son existence, et encore étrangère à ce pays « singulier / raboteux / qui ne cesse / depuis des siècles / d'adhérer à la loi des chevaux », va croiser le « regard noisette » d'une jument providentielle. Un regard qui promet « un début d'univers relevé des deuils et des maturations /

Un début de rencontre ? » Au rythme des chevauchées et des saisons, l'exilée va apprivoiser ses doutes et ses peurs en même temps que le langage de cette terre nouvelle, l'animal l'aidant à dénouer « l'entrelacs des effrois ». Jusqu'à ce qu'elle se fonde dans la rude poésie du lieu et en récite les litanies : « Comme l'étalement couvre la jument / ce pays lentement m'ensemence / Je deviens terre offerte / à l'étreinte voluptueuse du silence / chant voué à l'ivresse solitaire des pas sur la tourbe / Oraison. »

Tout cela au prix d'un lent cheminement dans le sillage du cheval, auréolé de « la grandeur paisible de qui sait ». Une complicité se crée à l'amble de la jument ; à l'écoute des paysages et du climat dont elle est porteuse. L'hiver enseigne la dure loi du froid qui transperce, les « congères cabrées de hauts mugissements », la « ruade des bourrasques décochée sans ménagements ». Les gestes se figent et « plus rien n'advient ». C'est le moment de « laisser la partition des jours s'exécuter / au rythme des liqueurs / des arias / de souscrire aux idées de tendresse et d'étreintes. » Féconde latence. Alors, « pas de doute / avril est possible / le ciel me veut / entière / débarrassée des pailles grises / des songes / et des mélancolies » ; la poétesse, comme la terre, « a fait ses pâques ». Malgré les giboulées toujours possibles — les réelles et les métaphoriques —, la leçon est sue. « Laisser au blanc qui détient la dérive du bleu / l'illusion du pouvoir / Y opposer la prière des nids. » Attentive et docile, la jument ralentit le trot pour laisser sa cavalière « débusquer les odeurs »

de la nature qui s'éveille et « éprouver l'abandon qui repousse les frontières / là où [elle n'est] pas. Pas encore. » Dans cet état de grâce contemplative peut surgir la révélation : « Et soudain / face aux murs de pierres sèches calcinées par les intempéries / l'éclat d'une jonquille / Mon âme / vivifiée. »

À *la croisée des brides*, c'est également une belle histoire de résilience, à la faveur d'une deuxième rencontre : entre la même jument et une fillette venue des « frontières australes », fuyant « une guerre à la morsure tenace ». La déracinée capte « l'intuition d'un lien » lorsqu'elle s'approche de l'animal. Le miracle s'opère : « Son pas osé / le seul en direction du cheval attentif à qui sourd de la peine / s'insinua dans les mailles du jour / Gardienne d'un secret chuchoté entre lèvres et naseaux / l'allégresse triompha / Oubliée la brûlure des pierres / la danse des exils. » Un attachement s'ébauche et se renforce au fil du temps, dans la confiance mutuelle. « Franges de crin franges de soie s'entremêlent », jusqu'au jour où la fillette, ayant grandi et réappris la possibilité d'un futur, « congédie les étriers familiers de l'enfance ». La voilà prête à accepter le défi d'un nouveau départ « voulant, sachant, pouvant ». La « remarquable jument » elle aussi s'en va vers d'autres pâturages — déchirement. Pourtant, note la poétesse, « rien ne nous sépare désormais hormis / [...] une bride que parfois ma paume cherche à tâtons ». Les liens tissés entre l'animal et les deux êtres meurtris s'inscrivent « dans la verticalité des passages », mais ils ouvrent sur une autre vérité, immuable celle-là : « Nul amour n'amoindrit ».

À *la croisée des brides* est un hymne vibrant à la vie qui s'obstine, au plus profond de l'hiver, au plus noir des tragédies personnelles, et qui finit par triompher au printemps dans « une grande joie d'ailes et de mues ». Une écriture soyeuse, dense et veinée d'images insolites, pour un recueil émouvant et d'une grande tendresse. Une lecture heureuse, à coup sûr. (Christiane Lièvre Schmid.)

Éditions de L'Aire, 2016 (52 pages).

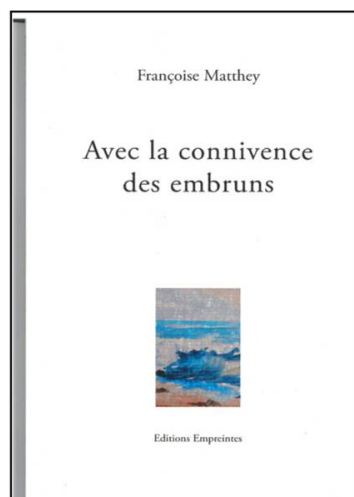
Françoise Matthey est née à Strasbourg, d'une mère suisse et d'un père alsacien, et vit aujourd'hui dans les Franches-Montagnes. Elle a exercé les professions d'éducatrice spécialisée et de bibliothécaire-médiathécaire. Depuis 2011, elle se consacre entièrement à l'écriture.

NOTE

¹ La Castou alias Catherine Burkhardt, « Mon pays », tiré du C.D. *La Castou en public, sorcière*, 1996 — citée librement.

Avec la connivence des embruns

FRANÇOISE MATTHEY



L'île de Groix, en Bretagne. Sculptée par les humeurs de la mer, au fil des siècles. À la fois point d'ancrage et figure de l'impermanence : « Ici les vents soufflent et passent / C'est tout / Pour l'homme point d'autres lois non plus. »

Avec la connivence des embruns, de Françoise Matthey, est un recueil poétique vivifiant, né de séjours sur l'île entre 2009 et 2016. Tout y est : les rochers battus par les vagues, la lande de bruyère balayée par les vents ; le ballet stridulant des mouettes, des goélands, des pétrels ; l'odeur du chèvrefeuille

et du fenouil sauvage sur les sentiers côtiers ; le phare qui veille, le port « pétri d'échos » et l'effervescence de la criée ; le geste des marins, humble et grandiose ; une femme sur le rivage, « vêtue d'enfants » ; les aubes et les crépuscules, les variations symphoniques du ciel. Instantanés captés par une plume perméable et sensible. Que de fulgurances inspirées ! L'écriture est magnifique, elle transperce par sa justesse, sa sobriété. Très féminine aussi, dans son rendu des perceptions et des sensations.

En s'immergeant dans cet univers d'une âpre beauté, dans ce silence griffé de cris d'oiseaux, l'auteur tente de « déchiffrer l'écriture de [sa] vie ». Cheminement ardu, décourageant parfois, même si l'île appelle au large comme elle invite au voyage intérieur : « Lieu / d'où partir / et à soi / revenir. » On n'en sort pas indemne, peut-être seulement un peu plus lucide ?

« Les embruns me corrodent / désagrègent garde-fous et balises. » Ils mettent aussi les blessures à vif, creusent les failles, font surgir des abysses, les deuils encore à faire : « J'étais venue / pour étreindre une quiétude / un bruissement iodé / mais des profondeurs ont émergé / des alphabets revêches / des tombes entr'ouvertes. »

Chagrins, déroutes, regrets et amertumes semblent pourtant se dissoudre dans la contemplation du ressac ; dans ce décor ambivalent, fait d'harmonies et de ruptures, toujours en quête d'équilibre, tout finit

par reprendre sa juste mesure. Celle de l'abandon à l'instant présent, au « respire du monde ». Larguer les amarres, lâcher prise, désapprendre. « Serait-elle là / dans le mouvement inverse de celui de connaître / l'irruption de la joie singulière ? »

Cette « joie singulière », retrempée aux sources de l'essentiel, illumine le « trouble des quêtes ». « Mes interrogations posées à plat / sur la trame de l'aube / ont soudain ce rire ingénu / qui colorait mes enjambées d'enfant » écrit Françoise Matthey.

C'est dans ce détachement heureux, dans ce dépouillement propice qu'« une autre manière de voir se dessine » et que la langue pourrait s'y réinventer, se parer de consonances nouvelles. « Au large / un essaim de mots érodés se disperse / Reviendront-elles les syllabes / quand refluera la vague / Reviendront-elles / fécondées de soyeuses vibrations ? » L'île, travaillée sans relâche par les éléments, vouée à la transformation perpétuelle, apparaît comme un espace privilégié où le Verbe est brassé, écumé, décanté. Elle offre à la poétesse une réceptivité affinée pour « tenter d'appréhender / ce qui cherche à se dire ». Ainsi s'éclaire le titre du recueil : « Avec la connivence des embruns / aller / poreuse / sur la grève / d'où transsude / convergente / une parole de traverse. »

On perçoit dans ce recueil comme un écho distant de l'expérience de Nicolas Bouvier en reportage-photo sur l'île irlandaise d'Aran¹. L'écrivain-voyageur se sentait chez lui dans ces « paysages faits de peu », soumis à un climat rude et inhospitalier. Un « manque » loin d'être négatif ! Cheminant dans l'hiver, transi de froid puis grelottant de fièvre, il relevait : « La fatigue de la marche rend poreux, ouvert au langage d'un lieu. »

La parenthèse de l'île redonne souffle à l'auteur dans le déchiffrement de son destin autant que dans sa démarche créatrice. La voilà prête à « saisir à bras ouverts / la vie / jamais désaltérée de l'autre. » Dans la grâce retrouvée, elle proclame : « et [je] chanterai / ajustée au vivant / Dans le réel qui toujours se renouvelle / mes pas s'allégeront / Je danserai / au bord incertain de l'osé. » (Christiane Lièvre Schmid.)

Éditions Empreintes, 2016 (88 pages).

Françoise Matthey est née à Strasbourg et vit aujourd'hui dans les Franches-Montagnes. Elle a exercé les professions d'éducatrice spécialisée et de bibliothécaire.

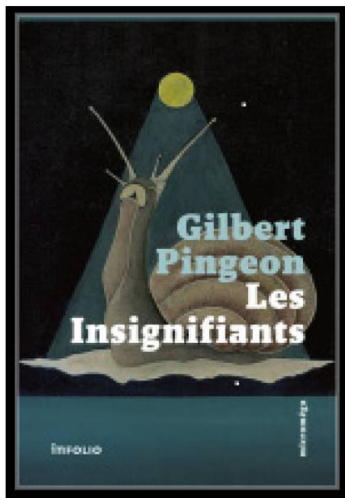
Son œuvre, essentiellement poétique, se compose d'une dizaine de récits ou recueils parus entre 1990 et 2016. Françoise Matthey a remporté le prix Schiller en 2001 pour son poème à la mémoire d'une amie tragiquement disparue, Comme Ophélie prenait dans l'eau sa force, ainsi que le prix de la Commission française de littérature du canton de Berne avec Pour qu'au loin s'élargisse l'estuaire (2004).

NOTE

¹ Nicolas Bouvier, *Journal d'Aran et d'autres lieux*, Éditions 24 heures, Lausanne, 1990 ; puis Payot (poche), 1990.

Les Insignifiants

GILBERT PINGEON



Voici un nouveau livre de Gilbert Pingeon. L'auteur se révèle particulièrement prolifique. Cet ouvrage veut être un « essai de monarchie éclairée ». Son héros, le roi Insignifiant 1^{er}, est en réalité un médiocre employé de bureau qui s' imagine régner sur l' empire du Rien, sur des sujets à son image, c'est-à-dire insignifiants. Pour Gilbert Pingeon, c'est l' occasion d' une attaque en règle contre tous les travers de nos sociétés. Il s' en donne à cœur joie avec une sorte de jubilation et une truculence que l' on se plaît à saluer. Insignifiant 1^{er} ne se fait aucune illusion sur l' importance ni de sa personne ni de sa fonction. Il est même conscient — il l' avoue — qu' il ne sert à rien. Ce personnage de roi sans aucune prise sur les événements donne à l' écrivain un certain recul pour juger des êtres et des choses. Il s' étonne que ses contemporains ne supportent pas l' inactivité, que cette dernière soit même considérée comme un péché majeur. Il faut en effet sans cesse se donner l' illusion de bouger, de vivre en développant des projets, quels qu' ils soient, pourvu qu' ils permettent d' échapper à la réalité, à la solitude et au retour sur soi-même. De même, on ne supporte plus la moindre contrariété. Les progrès de la science et de la technologie nous ont habitués à une telle perfection que le moindre retard d' un train, par exemple, prend les allures d' une vraie catastrophe. D' autre part, pour toute défaillance, il faut trouver un responsable qui doit être châtié de manière exemplaire. Parler de pouvoir politique n' a plus aucun sens, car le véritable pouvoir est entre les mains des lobbies.

Autre réflexion sur le pouvoir — elle peut paraître contredire la précédente (en apparence seulement): celui-ci a ses limites, et vouloir les transgresser conduit à l' échec. Pour l' exprimer, Gilbert Pingeon use d' une image convaincante: « Au royaume d' Insignifiance, le roi doit s' inspirer de la puissante évidence des phénomènes naturels plutôt

que de tenter de les combattre.» Sage comportement, peut-être — et réaliste —, mais qui manque assurément d'ambition.

La société actuelle ne jure que par la jeunesse. Il faut être jeune, rester jeune, et cela, à tout prix. On éprouve, certes, du respect (mais de loin) pour la vieillesse, c'est ce que semble exprimer l'auteur lorsqu'il dit: «Il est fortement déconseillé à la population de consulter les ancêtres, qu'ils soient proches ou inconnus. Respect, certes, pour leurs rides, la blancheur de leur chevelure, la lenteur réfléchie de leurs gestes. Mais quel crédit accorder à leur radotage?» Constat affligeant, mais est-il si éloigné de la réalité? Plus loin dans le texte — peut-être plus effrayant encore — on lit ce qui suit: «La sagesse conférée par l'âge est un mythe dépassé. Les derniers survivants de la Signifiante vont heureusement rejoindre, l'un après l'autre, le royaume — ô combien mérité — du silence. En attendant le jour de leur complète disparition, il est, répétons-le, fortement recommandé d'éviter la fréquentation des ancêtres.»

Lorsqu'il parle de la Nouvelle Économie, l'auteur s'en prend avec virulence à la scandaleuse inégalité de la répartition des richesses créées, une minorité s'octroyant des revenus faramineux, alors que d'autres sont victimes de la misère. Cela nous vaut les lignes que voici: «Une formule peut en résumer l'esprit: l'or du passé s'échange contre la verroterie du présent. Le peuple joue le rôle du Bon Sauvage d'antan. Avec la même naïveté, la même innocence, la même foi aveugle dans l'humanité.» Suit une longue diatribe dans laquelle l'écrivain exprime féroce sa colère.

Gilbert Pigeon, ou plutôt Insignifiant ^{1^{er}}, déclare se méfier des mots, de la littérature. En effet, contrairement à des arts comme la musique, la peinture ou la danse qui sont abstraits, les mots parlent à l'intellect et sont donc susceptibles d'interprétations diverses qui peuvent échapper à l'auteur, ce qui, dans une monarchie, même éclairée, peut être dangereux. Une autre remarque, non moins intéressante: pour un livre, il considère que le pire qui puisse lui arriver, ce n'est ni la critique ni la censure, c'est l'indifférence. Cette dernière est bien la sanction suprême.

Cette œuvre est l'occasion pour l'auteur de poser le problème fondamental, celui de l'échéance humaine ultime. Comment y échapper? Provisoirement, en s'étourdissant dans la fête, ou en se persuadant que la médecine moderne possède la solution miracle: «Les gens, inquiets, survivent, bardés, gavés de médicaments. Leurs demeures ressemblent à des pharmacies.» Ils sont prêts à croire à l'efficacité des remèdes les plus farfelus, ceux qui les mettraient définitivement à l'abri de leur finitude. Bref, ils refusent de vieillir et de mourir. Peut-être aussi qu'inconsciem-

ment ils ont fait leur la maxime d'un homme politique français d'autrefois selon laquelle il n'existe aucun problème qu'une absence de solution ne finisse par résoudre.

Nous vivons dans une société de plus en plus complexe dans laquelle on assiste à une inflation de la législation. Tout est sujet à interdiction, tout problème nécessite la création d'un appareil juridique. Cela va si loin que l'on se demande s'il ne serait pas plus simple d'énumérer ce qui est encore permis plutôt que ce qui défendu. On lit: «C'est un fait indiscutable: l'éventualité du moindre vide juridique terrifie désormais l'Opinion publique. La Nature humaine civilisée a horreur du vide juridique.»

Avec une ironie mordante, Insignifiant 1^{er} donne son minuscule royaume en modèle à l'univers. C'est ainsi qu'il proclame: «Ce n'est pas à nous d'adhérer à l'Empire du Rien, mais au monde entier d'entrer au Royaume d'Insignifiance!»

Dans un chapitre intitulé *Philosophie à doses homéopathiques*, Gilbert Pigeon se moque gentiment, et d'une manière indirecte, de la prétention de l'homme à se prendre pour le roi de la création, pour le plus intelligent des êtres, alors qu'il a besoin d'un long apprentissage pour acquérir son autonomie. En revanche, il constate que «le vol synchronisé des étourneaux ne semble pas requérir un maître de ballet.» Belle leçon d'humilité!

Il faut se méfier «des faits qui parlent par eux-mêmes»! Leur interprétation, en effet, n'est pas toujours innocente. Elle peut au contraire cacher les convictions idéologiques de celui qui les énonce. Gilbert Pigeon, on le vérifie une fois de plus, a le souci de voir au-delà des apparences. D'autre part, contrairement à l'enseignement chrétien, il exprime une conception selon laquelle les dieux sont façonnés à l'image de l'homme. Il s'agit là d'un éternel débat.

Nous vivons dans un monde où la performance est reine. L'auteur illustre ce phénomène au moyen de deux exemples tirés du sport: celui de Lance Armstrong, le cycliste déchu de ses sept titres de vainqueur du Tour de France, et d'Oscar Pistorius, l'athlète handicapé qui se mesurait aux sportifs valides. Ils furent tour à tour admirés, encensés, puis voués à l'infamie. L'auteur exprime avec force la déchéance de ces deux demi-dieux. À propos d'Oscar Pistorius, on peut lire ce qui suit: «Sa vie ressemble à une ballade des perdus.» On ne peut être plus net dans l'expression d'un échec absolu.

Sans qu'il soit explicitement nommé, le royaume d'Insignifiant I^{er} ressemble étrangement à la Suisse. Les remarques faites sur les banques et les banquiers, ce que cela suppose dans les rapports de force, sont pleins d'enseignements. On comprend qu'il est plus facile de s'attaquer aux petits plutôt qu'aux gros poissons. Il n'est jamais bon que la grenouille veuille se faire aussi grosse que le bœuf.

Le phénomène de la télé réalité est caractéristique de notre époque et de nos sociétés. Le système médiatique crée des héros et des héroïnes. Ceux-ci apparaissent soudainement sur le petit écran, suscitent un moment l'enthousiasme, pour disparaître tout aussitôt. C'est l'image donnée dans le livre par un personnage falot, Sandro Pisanello, qui du jour au lendemain est porté au pinacle sans que rien ne justifie cet excès d'honneur. Sa déchéance est tout aussi brutale, inexplicable et douloureuse.

Voici, pour terminer, quelques lignes émouvantes et sensibles. Elles mettent un peu de tendresse dans un ouvrage dont l'esprit général est voué à la causticité :

À la différence de son maître,
terrifié à deux pas du néant,
si on lui parle gentiment,
en promenant un doigt léger
sur son crâne dur, son échine décharnée,
en murmurant des mots doux,
les mots d'avant le déclin, les mots d'amour,
le chat moribond — notre frère en agonie —
ronronne.

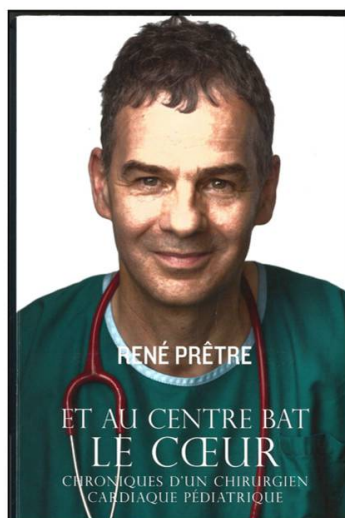
Un livre grinçant dans la postface duquel l'auteur évoque celui qu'il appelle son maître à penser, le Grand Ubu Premier et éternel. C'est déjà tout un programme. (Philippe Wicht.)

Infolio, 2016 (193 pages).

Gilbert Pigeon est né à Neuchâtel en 1941. Auteur d'une vingtaine de pièces de théâtre, de nouvelles, de romans et d'œuvres poétiques, il s'exprime aussi par le dessin et la peinture. Il partage son temps entre Auvernier (NE) et Delémont (JU).

Et au centre bat le cœur

RENÉ PRÊTRE



Quelle trajectoire exceptionnelle que celle de René Prêtre ! Ayant vécu son enfance et son adolescence à Boncourt, village situé à la frontière de la France, il est devenu, par son parcours professionnel, l'une des célébrités mondiales de la chirurgie cardiaque. Dans son livre, il relève l'importance de cette enfance vécue dans un milieu paysan. La vie de toute la famille était rythmée par les travaux des champs. Il en parle avec enthousiasme et avait même envisagé un moment de reprendre l'exploitation de la ferme. Garçon intelligent, il quitte bientôt l'école primaire de son village pour fréquenter

les classes du lycée de Porrentruy. Il s'y révèle un élève doué, mais d'après lui, pas particulièrement assidu. Il préfère le travail en plein air, les soins à apporter aux bêtes, la récolte des foins et des moissons, toutes choses qui avaient pour lui la priorité sur les devoirs scolaires. Pendant toutes ces années, il développe un esprit pratique qui lui sera très précieux par la suite. Ce qui l'intéresse au plus haut point, c'est le football. Il exerce ses talents — d'après ceux qui l'ont côtoyé, ils étaient réels — au sein du club local, l'U.S.B. (Union sportive Boncourt), qui évolue en première ligue, ce qui le place à un excellent niveau. Son enthousiasme pour ce sport est tel qu'il aurait un jour déclaré à sa mère que son ambition suprême serait de marquer le but vainqueur lors des prolongations de la finale de la coupe du monde. On est donc loin de la chirurgie. Sa passion est exprimée de manière communicative. Il sait rendre compte des matchs qu'il a vécus, des discussions d'après-match, de l'esprit de camaraderie qui règne au sein de l'équipe. Dans ce milieu, il apprend l'ivresse de la victoire, mais aussi l'acceptation de la défaite, l'humiliation parfois que peut provoquer cette dernière. Sa vocation de médecin, de chirurgien est relativement tardive. C'est un peu par hasard, sans véritable conviction, qu'à la fin de ses études secondaires, il décide de s'inscrire à la faculté de médecine de Genève.

L'histoire de Robin, un enfant de onze ans, fait l'objet d'une longue relation. La situation cardiaque de ce dernier n'est pas préoccupante. Il pourrait vivre sans qu'une opération soit nécessaire à court terme. Cependant, deux valves de son cœur ne se ferment pas de manière étanche, de telle sorte que cela lui demande un effort accru qui risque de se payer sur la durée. L'opération présente un risque minime. Pourtant les parents, la mère en particulier, sont réticents. Ce n'est qu'après une longue discussion qu'ils se laissent convaincre. L'intervention se déroule sans accroc. En peu de temps, Robin sera remis sur pied, le chirurgien peut par conséquent quitter son patient l'esprit tranquille. C'est un peu plus tard que tout va se compliquer. Pour une raison inconnue, une suture lâche, provoquant une hémorragie interne, Robin se vide de son sang. Une nouvelle opération, entreprise en urgence, va rétablir la situation. Mais le cerveau, resté trop longtemps sans être irrigué, subit des lésions irréversibles : « Robin sera handicapé à vie, et avec l'un des pires déficits qui soient, celui d'un dommage cérébral. » Le récit de cet échec est saisissant. À aucun moment le lecteur n'a l'impression de l'affolement. Tout se fait dans l'ordre, chaque membre de l'équipe connaissant exactement son rôle et les gestes à effectuer. Cela n'empêche pourtant pas l'échec final. Cruelle déception et cruelle leçon d'humilité ! De telles déconvenues peuvent survenir à n'importe quel moment, par exemple, après les instants d'euphorie suscités par une réussite technique particulièrement brillante.

Ce qu'il faut relever, chez René Prêtre, c'est la faculté à exprimer l'intensité des émotions. C'est là le don de l'écrivain. Ainsi, peut-on lire : « J'ai connu bien des succès avant et après ce jour funeste (celui de l'affaire Robin), dont certaines victoires sublimes, touchées par le ciel, qui me transportèrent au firmament. La grâce de mon métier. Sa grandeur, son éblouissement. » On note le dernier mot, éblouissement.

Des pages haletantes, le livre en offre d'autres encore. Ainsi, après une opération qui s'est soldée par un désastre, on lit les lignes suivantes : « Nous nous sommes tous écroulés dans la salle d'opération, incrédules devant l'énormité de ce drame. Je n'avais même plus la force de hurler, de réprimander quelqu'un. Je me sentais dépossédé de toute raison, de toute énergie. » La scène qui suit, celle où il fallut affronter les parents de la victime, est effrayante : « La douleur de ces parents n'était plus humaine. Elle se situait au-delà de ce qu'un être peut supporter. Nous-mêmes avions mal partout — une souffrance aussi physique — car leur souffrance nous transperçait. »

Il reste à signaler les nombreuses citations émaillant l'ouvrage, preuve de la richesse de la culture de l'auteur. Elles ne sont pas toutes tirées de textes français. Celles qui ne le sont pas font cependant l'objet d'une traduction. Nous retiendrons, pour l'exemple, un vers de la célèbre ballade de Goethe *Der Erlkönig* dont le caractère pathétique convient parfaitement à l'épisode évoqué. Tout, par ces mots, est alors consommé: «In seinen Armen das Kind war tot», ce qui se traduit par: «Dans ses bras, l'enfant était mort.» La force du texte allemand l'emporte sur celle de sa traduction.

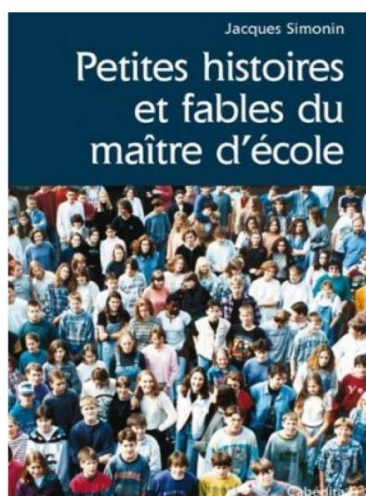
En conclusion, René Prêtre est un virtuose du bistouri, mais ce qui touche plus que tout dans son livre, c'est son humanité. Il se termine par ces simples mots: «La ferme, Boncourt, le Jura.» Avec un minimum de mots, tout est dit, l'auteur s'inscrivant définitivement dans ses racines et sa lignée. (Philippe Wicht.)

Arthaud, 2016 (338 pages).

René Prêtre est né en 1957, à Boncourt. Spécialisé en chirurgie cardiaque pédiatrique, il exerce ses talents en tant que chef, successivement à Zurich, Lausanne et Genève. En 2006, il crée la fondation Le Petit Cœur pour soutenir ses projets humanitaires. En janvier 2010, il est élu «Suisse de l'année».

Petites Histoires et Fables du maître d'école

JACQUES SIMONIN



Jacques Simonin, ancien enseignant et directeur à l'école secondaire de Malleray, a décidé de raconter son parcours et de livrer ses réflexions sur l'école qu'il a connue durant sa vie. Ce petit livre est subdivisé en trois parties. La première raconte ses souvenirs marquants d'écolier et d'étudiant. La deuxième évoque essentiellement des anecdotes croustillantes de la période où M. Simonin fut directeur. Enfin, la dernière partie est constituée d'un florilège de ses meilleurs discours prononcés à l'occasion des cérémonies de promotions, moment solennel où les élèves terminent leur scolarité obligatoire. Plus généralement, l'ouvrage est intéressant, car il nous présente, au fil des anecdotes, un regard sur l'école de notre région, posé par l'un de ses principaux acteurs.

En tant qu'élève, Jacques Simonin a connu une école d'un autre temps où la punition était le principal outil pédagogique : « Bras croisés pour signifier qu'on avait terminé un travail, une coche pour un crayon tombé, deux pour un bavardage et de deux à cinq coups de règle sur les paumes des mains pour manquement à la discipline. C'était une punition redoutée. L'élève fautif se rendait vers le pupitre avec son propre matériel, une règle carrée de trente centimètres, qu'il remettait à l'institutrice. Ensuite, bras tendus, il présentait ses mains paumes tournées vers le haut pour recevoir son châtiment. » Les châtiments corporels étaient même monnaie courante. Malgré la sévérité excessive de certains membres du personnel éducatif (comme celle du directeur de l'école normale de l'époque), reconnue par l'auteur, on ressent souvent au fil des pages une certaine forme de nostalgie par rapport à ce qu'a été l'école.

Par exemple, au début de sa carrière d'enseignant, M. Simonin se rend compte que le maître d'école a un rôle social important dans le village.

C'est une personnalité publique qui est connue et reconnue : « En peu de temps, je fis la connaissance de la plupart des habitants du village et de tous les parents de mes élèves. Je les rencontrais dans la rue, au café, à La Toura, au stade de foot, aux enterrements, dans les fêtes.

C'était autant d'occasions de parler de ce qui allait bien ou ce qui n'allait pas avec leurs enfants ou avec leur instituteur. Cette proximité permettait de tempérer les colères et de résoudre simplement la majorité des problèmes. » Ce rapport privilégié avec la population permet de régler bon nombre de problèmes de manière informelle et c'est indéniable qu'il existe moins aujourd'hui.

La nostalgie de l'école d'antan lui fait parfois énoncer des critiques acerbes, notamment sur le système de formation des enseignants actuellement en place : « Depuis quelques années, les volées qui sortent de la H.E.P.-BEJUNE, la Haute École pédagogique Berne-Jura-Neuchâtel, font souffler sur l'école un vent indésirable. L'institution produit de plus en plus de militants convaincus qu'ils ont pour mission de changer la société. Il semble que la vocation de transmettre des connaissances ait été rétrogradée. Ces nouvelles lignées d'enseignants, et surtout d'enseignantes, sont théoriciennes, souvent dogmatiques, rarement pragmatiques. Les élèves aussi ont changé ; pour beaucoup d'entre eux l'école n'est qu'accessoirement un lieu d'apprentissage. Elle est devenue un forum où s'échangent principalement des futilités, une scène de la mode, un espace de contestation. La fumée, la fumette, le téléphone, les réseaux sociaux, les blogs capturent des énergies qui seraient plus utiles à l'acquisition des connaissances. À l'extérieur, des bataillons de pédagogues en chambre et de docteurs en sciences de l'éducation imaginent intarissablement les méthodes et les moyens qui devraient permettre de capter leur intérêt. Depuis des années, un trop grand nombre d'élèves butent sur les fondamentaux que sont lire, écrire, calculer. »

L'auteur brocarde de manière virulente la H.E.P.-BEJUNE qui aurait oublié de remettre la transmission des savoirs au centre du processus d'apprentissage. Même si en tant qu'enseignant, je peux comprendre les griefs adressés par l'auteur aux élèves d'aujourd'hui et aux pédagogues de tous poils qui préconisent telle ou telle méthode d'enseignement depuis leur tour d'ivoire déconnectée de la pratique des enseignants du terrain, je ne peux me résoudre à regretter une école où l'on tapait sur les doigts des élèves à coups de règles. Le déclinisme est parfois fondé sur une fausse représentation d'un prétendu « âge d'or ».

Au fil des anecdotes racontées, on passe du rire aux larmes lorsque Jacques Simonin évoque les leçons d'éducation sexuelle et de prophylaxie

dentaire, un tragique accident de la circulation ou encore un rocambolesque voyage humanitaire au Burkina Faso tenté par quelques élèves. On ressent dans le propos de l'auteur un plaisir facétieux à évoquer ces différents épisodes et en même temps un véritable amour des personnalités si différentes qui ont parcouru les couloirs de l'école pendant les années où lui-même les fréquentait. Dans ses discours, on constate un dévouement considérable à l'égard de la tâche éducative qui lui incombait et un profond respect pour la diversité des élèves qui transparait çà et là au travers de jolies métaphores filées, comme celle du vivier : « Pour ma part, je préfère le mot vivier parce qu'il correspond bien à la mission de l'école et de ses enseignants. Regardons-y de plus près. Tout d'abord, les éleveurs que nous sommes sont privilégiés puisque les poissons viennent d'eux-mêmes se fortifier dans nos eaux fécondes. D'accord, ce n'est pas un instinct animal qui fait remonter ces créatures jusqu'à nous mais une succession obligée de canaux qui les y conduit. Cet avantage présente cependant quelques désagréments; on ne choisit pas les espèces. Cependant, toutes ou presque nous conviennent: la vive truite, la délicieuse perchette, la filante anguille, la lente carpe, le brochet vorace, le saumon prétentieux, l'invisible chabot, l'insignifiant vairon, la fine ablette, l'élégant omble, le rustique silure. » (Valéry Rion.)

Éditions Cabédita, 2015 (95 pages).

Jacques Simonin est né en 1943. Après avoir obtenu un diplôme d'instituteur à l'école normale de Porrentruy, il a enseigné quelques années à l'école primaire avant de poursuivre des études aux universités de Lausanne et de Berne. Maître de sport et de géographie, il a accompli l'essentiel de son parcours à l'école secondaire du Bas-de-la-vallée à Malleray dont il fut le directeur durant quinze années. (4^e de couverture.)

LONGINES®



The Longines Master Collection





LE PAYS

PORRENTROY-DELÉMONT

CENTRE D'IMPRESSION
RÉALISATION PUBLICITAIRE
COPY-CENTER

Allée des Soupîrs 2
2900 Porrentruy
Tél. 032 465 89 39
porrentruy@lepays.ch

Place de la Gare 20
2800 Delémont
Tél. 032 422 11 44
delemont@lepays.ch

WWW.LEPAYS.CH

ENTREPRISE DU GAZ



S.A.

CHAUFFAGE | SANITAIRE | DÉPANNAGE 24/24 | SERVICE DES EAUX

Route d'Alle 58 | 2900 PORRENTUUY
Tél. 032 465 96 20 | Fax 032 466 42 60
info@gazsa.ch

Rue du Puits 20 | 2800 DELÉMONT
Tél. 032 422 29 25 | Fax 032 422 46 50
info@gazsa.ch

www.gazsa.ch

www.demotec.ch

**demotec**
graphisme • imprimerie

porrentruy
032 466 28 28

de la conception
à l'impression



Ville de Porrentruy
Histoire Vie Nature Formation



S'informer...

Ville de Porrentruy

+41 32 465 78 22
www.porrentruy.ch
info@porrentruy.ch

Visiter...

Juratourisme

+41 32 420 47 72
www.juratourisme.ch
info@juratourisme.ch

S'établir...

Service Urbanisme, Equipement, Intendance Ville de Porrentruy

+41 32 465 78 76



www.porrentruy.ch

